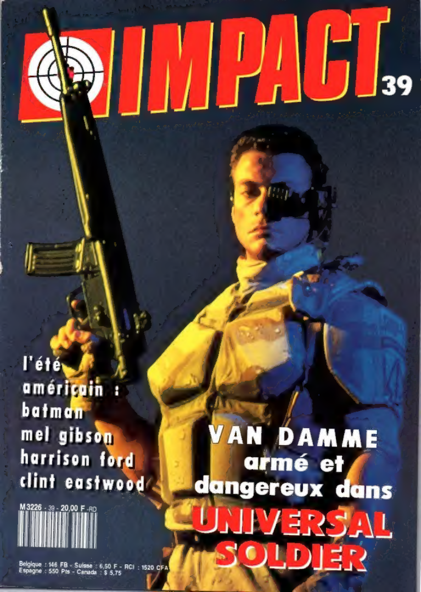

IMPACT
39
l'été américain : batman mel gibson harrison ford clint eastwood
VAN DAMME armé et dangereux dans
UNIVERSAL SOLDIER
M 3226 - 39 - 20,00 F -RD
Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F - RCI : 1520 CFA
Espagne : 550 Pts - Canada : $ 5,75

SOMMAIRE



UNIVERSAL SOLDIER : P. 10.

IMPACT 39, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Bill George - Cyrille Giraud - Jean-Philippe Renoux - Jack Tewksbury **correspondants** Marc *Los Angeles* Shapiro - Emmanuel *Los Angeles* Itier

maquette Vincent Guignebert

composition The Dead Men from Mansart Street **photogravure** Axes **impression** Jean Didier **distribution** NMPP
dépôt légal Juin 1991 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°39** tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Michele Abitbol-Lasry - Michel Burstein - Cat's - DDA - Florence Farel - Vanessa Jerrom - Christophe Jouvet - Anne Lara - Pascal Launay - Fanny Louie - Marie-Christine Malbert - Elizabeth Meunier - Multimédia Promotion - Gilles Polinien - Joëlle Rameau - Serge Samson - Jean-Pierre Vincent



UNFORGIVEN : P. 44.

L'ARME FATALE 3 : P. 40.

ÉDITO

Quelque part en France, une brave Madame le Maire, soucieuse de la santé morale de ses ouailles, interdit **Basic Instinct** suite à quelques plaintes de grenouilles de bénitier. Elle attendait peut-être via la blondeur angélique de Sharon Stone une nouvelle version des aventures altières de Sissi. Mais bernique ! Les gâteux ont dû perdre leur ratelier et les rombières leur permanente au vu de la Stone décroisant les jambes pour prouver sa sincérité lorsqu'elle raconte qu'elle ne porte jamais de culotte. Selon Madame le Maire, le film de Paul Verhoeven serait un étalage nocif de sexe et de violence, susceptible d'éveiller des pulsions bestiales chez certains. La preuve : dans un patelin voisin, près de Nantes, une adolescente de 16 ans a été violée par deux salopards. Evidemment, c'est Paul Verhoeven qui téléguidait leurs coups de reins ! Madame le Maire, vous savez, la bêtise, l'intolérance et la malhonnêteté sont des denrées infiniment plus pernicieuses que "l'étalage" que vous dénoncez aussi énergiquement. Depuis le commando de cathos de choc venus incendier l'hérétique cinéma Saint Michel du Quartier Latin, qui avait osé programmer **La Dernière Tentation du Christ**, les réactionnaires avaient pourtant adopté un profil bas. Ils l'avaient mis en veilleuse.

Mais la nostalgie d'une bonne vieille censure castrant tout ce qui dépasse et qui risque de choquer dans les familles gagne du terrain. Et la gangrène ne trouve pas ses racines dans les salles obscures. Elle trouve ses origines chez ses hommes politiques, naviguant dans le mince filet d'eau séparant droite et extrême droite, sollicitant servilement les valeurs nationales, les détournant... Bon Dieu, on va réapprendre à vivre, à saluer le drapeau, à respecter les ancêtres, les professeurs, Madame le Maire, Monsieur le député qui s'en met plein les fouilles... Bref, on courbe l'échine, on bêle bien fort. On ne va pas voir **Basic Instinct** et tous les monstres déjantés chroniqués dans ce numéro. On applaudit au défilé du 14 Juillet, on guinche au bal musette... Imaginez donc un sommaire d'*Impact* concocté par Madame le Maire. Couverture : Yves Montand à l'occasion de la sortie de IP5. Un dossier souvenir lacrymal de dix pages. Et **Le Retour des Charlots**, le tournage du prochain Pierre Granier-Deferre, un entretien avec Macaulay Culkin concernant **My Girl** (où il avoue sa joie d'être le sale gosse le mieux payé au monde), une vidéographie complète de Jacqueline Maillan... On en bave d'avance. Bien sûr, David Lynch, Abel Ferrara et le trio belge de **C'est Arrivé près de chez Vous** (menacé par la censure) sont interdits de séjour dans ce même sommaire. Van Damme serait un traitre passé au service d'une puissance étrangère pendant que Henri Verneuil et Georges Lautner lui mijotaient des remakes du **Guignolo**, de **L'As des As**. Le fourbe !

Voilà, derrière le coup de gueule d'une mamie Nova indignée, il y a tout plein de bonnes choses, de la pastille Vichy. A moins que la bonne dame soit jalouse du fessier de Sharon Stone et de ses mignons petits seins ? C'est propre à l'Homme (comme à Madame le Maire) : ce qu'on ne parvient pas à posséder, on le détruit !

Marc TOULLEC



■ Charles Bronson ■

Expresso

■ par Jack TEWKSBURY & la rédaction ■

papy fait de la résistance

L'an dernier, à Cannes, Charles Bronson déclarait sobrement vouloir se recycler dans le drame psychologique, tendance **Indian Runner**, où il faisait merveille. Douze mois après cette bonne résolution, le grand Charles se parjure et, à 72 ans, retrouve la panoplie du flingueur de **Un Justicier dans la Ville**, estampillé 1974. Depuis, il y a eu **Un Justicier dans la Ville 2**, **Le Justicier de New York**, **Le Justicier Braque les Dealers**... Il faudra aujourd'hui compter avec **Death Wish 5, The Vigilante is Back !**, autrement dit **Un Justicier dans la Ville 5**, signé Steve Carver.

Faute de jouer les architectes redresseurs de torts, Bronson incarne cette fois l'avocat Steve Weston, filant le parfait amour avec un top modèl. Horreur, malheur, la plantureuse créature, enceinte, reçoit un jet d'acide sur son joli minois. Le coupable, un mafieu, est évidemment libéré par une justice trop souple. Son boss, pour éviter un témoignage embarrassant, décide d'éliminer le mannequin défiguré. Placide jusque là, Steve Weston ne se fait plus d'illusion sur le code pénal de son pays et décide de se faire justice lui-même...

Rien de neuf donc sous le soleil des grands fauves rédempteurs. Charles Bronson, on t'aime bien, mais là, quand même, il pousse...



l'arnaque



■ James Woods & Louis Gossett Jr. ■

James Woods tire toujours son épingle du jeu, même dans les productions les plus balisées d'Hollywood comme **La Manière Forte**. Même en cas d'échec, **Diggstown** donnera à l'interprète de **Salvador** la possibilité de rentrer dans la peau d'un personnage haut en couleurs : Gabriel Caine, arnaqueur professionnel. Fraîchement sorti de prison, il replonge aussitôt dans la magouille illégale, et ce avec son pote "Chérie" Roy Palmer (Louis Gossett Jr.), un boxeur à la retraite. Les deux hommes montent une arnaque invraisemblable visant à piquer un maximum de thunes à John Gillon, un homme d'affaires corrompu et très malveillant. Pour soustraire le gros lot au méchant, Palmer doit battre des records de station debout sur le ring. Pendant que son copain opère, l'ex-boxeur doit, en vingt-quatre heures, allonger sur le tapis dix jeunots hargneux...

Michael Ritchie (**Fletch aux Trousses, Golden Child**) dirige ce nouveau buddy-movie, où les gentils truands remplacent les flics par deux.



■ Brigitte Nielsen dans DOUBLE O KID ■

● Engagée pour incarner la super-justicière verte dans *She-Hulk* (un projet abandonné), la Suédoise Brigitte Nielsen se recycle finalement dans la série Z. L'ex-Madame Stallone sera donc derrière les barreaux pour les besoins de **Chained Heat 2**. Touriste américaine arrêtée à l'étranger, elle tente de s'évader, en compagnie de sa sœur, d'un pénitencier infernal. Après ce petit **Midnight Express**, la grande blonde silliconée jouera les espionnes fatales confrontées à un James Bond jeunot dans **Double O Kid** de Duncan McLachlan.

EXPRESSIMO

● John Boorman ne parvient plus à monter ses propres projets. Alors, il joue les mercenaires. Pour des raisons financières, le réalisateur d'**Excalibur** travaille actuellement à la réécriture du script d'une nouvelle version de **Crime et Châtiment**, initialement prévu pour une série télé de quatre heures. Produit par l'inévitable Menahem Golan (qui devait à l'origine le réaliser), **Crime et Châtiment 1992** installe le quelque peu décati Jon Voight dans la peau de l'inspecteur Portiry, désireux de mettre sous les verroux l'étudiant Raskolnikov, hanté par le meurtre d'un prêteur sur gage.

● Après le remontage désastreux de son pourtant fabuleux **Rampage (Le Sang du Châtiment)**, William Friedkin, un cinéaste mal à l'aise à Hollywood, s'attaque à un projet gouleyant, **Tracker**. Un jeune type de race blanche, éduqué par un vieil apache mystique, se heurte au New York contemporain. L'optique idéale pour régler son compte à l'Amérique d'aujourd'hui.

● As de la série B (**La Revanche de Freddy, Hidden**), Jack Sholder tourne trop peu. Son **Mercy** en sera-t-il d'autant meilleur ? Reste que le sujet fleure bon le thriller sexuel genre **Basic Instinct**. Un flic enquête autour du meurtre barbare de quelques unes des femmes les plus en vue de la jet society de Houston. Il semblerait que le tueur soit l'un de leurs proches.

● Un peu dépassé ces temps-ci par le cinéma (**Harley Davidson et l'Homme aux Santiags**) et l'actualité (il critique les émeutes de Los Angeles comme un bourgeois réactionnaire en accusant Spike Lee et John Singleton d'incitation à la violence), Mickey Rourke a besoin d'un film digne de ce nom pour se remettre en selle. **Heart of Darkness** pourrait être celui-là. D'après un roman de Joseph Conrad, qui a inspiré en grande partie **Apocalypse Now**, **Heart of Darkness** suit le parcours mystico-initiatique d'un homme à l'intérieur même de son âme. Le bouquin étant un ouvrage de référence sur lequel une dizaine de cinéastes ont planché, le réalisateur, un certain Robert Dornheim, devra se surpasser.

● Sur les traces du **Silence des Agneaux**, l'Italie annonce **Il Mostro di Rostov** dont le sous-titre est *"le communiste qui mangeait les enfants"* !. Il s'agit en fait de la biographie d'un serial-killer soviétique qui, en dix ans, a dégommé une cinquantaine de ses compatriotes. Des membres du Parti ?



■ *Chuck Norris* ■

● Encore du taf pour Chuck Norris. Le père spirituel de tous les kickboxers actuels, malgré une certaine perte de vitesse, ne semble pas prêt à prendre sa retraite. Sur son agenda figurent **Sam Bolt : Texas Ranger**, western moderne dans la veine de **Oeil pour Oeil**, où il porte le stetson et l'étoile de shérif. Dans une tout autre panoplie, Chuck Norris s'envolera ensuite pour la savane africaine. Pour les besoins d'**Ivory**, réalisé par son frangin Aaron, Chuck "l'écolo" met à mal des trafiquants d'ivoire décimant des troupeaux d'éléphants.
Sont toujours prévus pour Chuck, mais sans date, **Top Kick** (arts martiaux) et **Cold to the Death** (polar).

● Malgré le bide mérité des **Indomptés**, version junior des **Incorruptibles**, les producteurs américains semblent manifester un grand intérêt pour la jeunesse des grands malfrats de l'histoire. Jamais en retard d'un bon coup, le producteur-réalisateur Menahem Golan base son **Hit the Dutchman** sur les débuts de Dutch Schultz, gangster récemment incarné par Dustin Hoffman dans **Billy Bathgate**. Mais ici, le psychotique Schultz devient malfrat pour nourrir sa famille. Cosette quoi !
Uniquement producteur, Menahem Golan confie la réalisation de **Mad Dog Coll** au redoutable Greydon Clark. Dans les décors de **Hit the Dutchman** (tourné en Russie, cela fait encore très Chicago des années 20 d'après Golan), avec encore une large portion de casting en commun, **Mad Dog Coll** traite du cas Vincent Coll, modeste homme de main au départ de sa carrière puis intervenant majeur dans la guerre entre Dutch Schultz et Mike Moran, adversaire farouche de Al Capone... Toujours chez Menahem Golan, c'est à dire à *21st Century*, on prépare **Teenage Bonnie and Klepto Clyde**, signé John Sheppird, version post-pubère des déboires du couple Bonnie & Clyde. Jamais en reste, *Cannon* réplique par un **Young Dillinger** bien mystérieux pour l'instant. A quand un **Young Al Capone** ou un **Kindergarden Lucky Luciano** ?

● L'affaire Mike Tyson attire les charognards de la production. Walter Manley vient d'acheter les droits du livre "*Tyson : Money, Myth and Betrayal*".
Le film décrira donc l'enfance difficile du futur champion, qui aurait fait de lui son pire ennemi ! Chez *Double Helix*, on bosse sur **The Rise and Fall of Mike Tyson**, "Le film authentique" d'après la pub, qui mélangerait reconstitution et documentaire.
Le réalisateur tente actuellement de piquer quelques images de Tyson en tôlard en faisant le pied de grue près du pénitencier où le boxeur purge sa peine.

● Mel Gibson se lance dans la réalisation d'un drame intimiste, **The Man Without a Face**, histoire d'un gamin à la recherche du souvenir de son père décédé. Le beau Mel s'est bien sûr réservé un rôle.

● Pendant que John Badham entraîne Bridget Fonda à la dure en vue du remake US de **Nikita**, un producteur américain malin s'est offert son **Nikita** à lui sans payer un cent à Luc Besson. Sans vergogne, Brian J. Smith et Amy Goldstein, la réalisatrice, pillent donc les carnages orchestrés par Anne Parillaud dans **The Silencer**, lequel titre désigne le silencieux placé au bout des flingues chromés de l'héroïne. Lynette Walden qu'elle s'appelle la petite. Comme Anne Parillaud, elle porte des robes courtes et noires, des lunettes, dégomme des dizaines de mecs. Super pour une soirée vidéo.

le dernier des mohicans



■ *Daniel Day Lewis* ■

Depuis 1986 et son toujours fascinant **Sixième Sens**, Michael Mann, producteur de ***Deux Flics à Miami*** et ***Crime Story***, se consacre à la gestion de son capital télé. Devenu rare, le cinéaste maudit de **La Forteresse Noire** revient aujourd'hui avec une adaptation du livre de Fenimore Cooper, **Le Dernier des Mohicans**, lequel a déjà fait l'objet d'un film (en 1936 avec Randolph Scott), d'un téléfilm US (en 1977), et d'un brillant feuilleton franco-allemand dans les années 70, avec Pierre Massimi.
Bien sûr, le succès de **Danse avec les Loups** n'est pas étranger à la réalisation de ce projet que Michael Mann trimballe depuis longtemps, mais Kevin Costner doit aussi beaucoup au récit de Fenimore Cooper. L'Amérique en plein milieu du 18ème siècle : Français et Britanniques s'affrontent pour la possession d'un territoire encore vierge. Dans ce contexte, le mohican adoptif Hawkeye (Daniel Day Lewis) tombe amoureux de Cora Munra, la fille d'un officier des forces anglaises...
"*C'est en 1989 que j'ai racheté les droits du scénario que Philip Dunne a écrit en 1936. Je le trouve toujours excellent mais néanmoins très marqué par son époque, surtout en ce qui concerne les Indiens, présentés comme de nobles sauvages incroyablement patriotes. Après quelques recherches, vous vous rendez compte qu'ils n'étaient pas plus nobles que n'importe qui. Par contre, ils étaient formidablement doués pour la politique et la stratégie militaire*" commente un Michael Mann également satisfait d'avoir recruté l'activiste indien Russell Means pour tenir le rôle de Chingachgook, le père du héros. ■



■ *Kyle McLachlan & Anthony Hopkins* ■

● Kafka de nouveau à l'honneur après le film controversé de Steven Soderbergh. Il ne s'agit pas, cette fois, d'une biographie fantasque, mais d'un remake, celui du **Procès** que Orson Welles réalisa en 1963 avec Anthony Perkins, Jeanne Moreau et Romy Schneider. D'après une adaptation de Harold Pinter, le Britannique David Jones aura fort à faire pour éviter la comparaison avec le cauchemar absurde, baroque, labyrinthique et bureaucratique orchestré par Welles autour d'un homme, Joseph K., harcelé par la justice suite à un meurtre qu'il n'a pas commis. Avec une belle brochette de comédiens : Kyle McLachlan, Anthony Hopkins, Jason Robards et Juliet Stevenson.

TV

TOP TEN IMPACT
(du 15 mars au 25 mai)

	Audience (en millions de téléspectateurs)
- Le Flic de Beverly Hills (*TF1*)	14
- Les Trois Jours du Condor (*TF1*)	13,3
- E.T. (*A2*)	12,4
- Les Aventuriers (*TF1*)	11,8
- L'Héritier (*TF1*)	11,5
- Le Pont de la Rivière Kwaï (*TF1*)	10,6
- Piège de Cristal (*A2*)	10,5
- Le Commando de sa Majesté (*TF1*)	10,1
- La Crime (*TF1*)	10
- RoboCop (*FR3*)	9,6

● *Troma* persiste et signe. Après le succès rencontré par le dessin animé *Toxie* (version petit écran de la trilogie gore Toxic), Michael Herz et Lloyd Kaufman récidivent et produisent une nouvelle série autour d'un autre de leurs héros, le sergent Kabukiman NYPD, un flic new-yorkais transformé en guerrier japonais !

● C'est mi-juin que débutera sur ABC la diffusion de ***On the Air***, la nouvelle série des créateurs de ***Twin Peaks***, David Lynch et Mark Frost.

○ **L'Homme de la Rivière d'Argent**, le film d'aventure australien de George "l'autre" Miller, devient une série produite pour le câble américain.
Autre série destinée au câble, ***Baker Street*** : une famille emménage dans l'ancienne demeure de Sherlock Holmes et réveille le fantôme du célèbre détective.

○ Après "*ça*", un autre roman de Stephen King est adapté directement pour le petit écran. Il s'agit de "*Tommyknockers*", le seul ouvrage de SF écrit par King.

(Les chiffres donnés ici sont reproduits avec l'aimable autorisation de *La Lettre de l'Audiovisuel* et de *Nielsen*)

● John McTiernan (**Predator, Piège de Cristal**) accumule les projets sur un tempo pour le moins vif. Le dernier en date : **73 Easting** d'après un bouquin de Tom Clancy (*"A la Poursuite d'Octobre Rouge"*). Traitant d'un épisode de la Guerre du Golfe, le film suit les exploits véridiques de trois unités de chars lors de l'offensive de février 1991 contre l'Irak. On parle également de John McTiernan pour la mise en scène de **Clear and Present Danger**, deuxième séquelle d'**Octobre Rouge** dans lequel Harrison Ford reprendrait son rôle de **Patriot Games**. **Clear and Present Danger** décrit la lutte de l'agent de la CIA Jack Ryan contre les trafiquants de drogue colombiens. Toujours dans l'air, le western **Texas, Lead and Gold**, où un cow-boy et un avocat recherchent un trésor, **Boy's Life** sur un meurtre mystérieux commis dans une petite ville des Etats-Unis, plus deux autres projets de longue date, **Princess of Mars** et **Sergent Rock**...
En tant que producteur, John McTiernan aide le scénariste Larry Ferguson (**A La Poursuite d'Octobre Rouge**) à monter son deuxième film, le western **Gunfither's Moon**.

● Non, Gérard Depardieu ne reprendra pas le flambeau tenu par Peter Sellers dans la série **La Panthère Rose**. C'est l'Italien fou Roberto Benigni (**Le Petit Diable**) qui incarnera la progéniture de Clouseau dans **Le Fils de la Panthère Rose**. Toujours en poste, le très irritable Commissaire Dreyfuss (Herbert Lom) mène l'enquête sur le kidnapping d'une princesse que les ravisseurs aimeraient échanger contre 100 millions de dollars. Pour accélérer l'investigation, il s'adjoint les services du gendarme Jacques Gambrelli, un gaffeur fini. Gambrelli présente un beau jour sa maman à son chef, lequel reconnaît aussitôt la femme qui se recueille tous les ans sur la tombe du défunt inspecteur Clouseau. La filiation saute aux yeux d'un Dreyfuss hystérique... Pas de nouvelle suite possible sans Blake Edwards qui, sans se faire prier, reprend du service. Répondent également présents à l'appel le compositeur Henry Mancini et Cato, le serviteur chinois adepte d'un kung-fu toujours dévastateur.

● Réalisateur du **Sixième Continent**, l'Anglais Kevin Connor sort de sa retraite télévisée pour les besoins d'un thriller croquignolesque. Un flic (Peter Weller) démantèle un réseau de trafiquants d'organes peu délicatement prélevés sur des exclus de la société. S'agit-il d'un remake de **Morts Suspectes** ?

l'instinct vénal



Evidemment, fallait s'y attendre. Maintenant que **Basic Instinct** a prouvé que sexe et thriller riment parfaitement, les imitateurs s'engouffrent dans la place et piquent à Paul Verhoeven jusqu'à la moitié de son titre. Jamais dernier dans ce genre d'exercice, Roger Corman demande donc à l'un de ses mercenaires, David Tausik, de boucler **Killer Instinct** dans les délais les plus brefs. L'histoire est toute bête : un avocat tombe amoureux d'une "mante religieuse" qui l'entraîne dans un monde de sexe et de violence. Avec Charles Napier dans un coin de générique. Niveau seconds couteaux, David Carradine, John Saxon et Jan-Michael Vincent sont de la fête dans **Animal Instincts**, d'un récent spécialiste du film de cul soft, Alexander Gregory Hippolyte (!). Une brave ménagère s'emmerdant sec chez elle décide de vivre une brûlante aventure érotique en compagnie d'un type venu câbler sa télé. Et, pour mieux piéger le technicien, la dame use de stratagèmes fort astucieux...
Killer Instinct et **Animal Instincts** sont les premiers à saborder **Basic Instinct**, mais d'autres candidats au pactole doivent déjà magouiller leur forfaiture dans l'ombre. ■

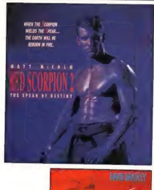


LES D

Kickboxers et ninjas continuent d'affluer comme des criquets sur une récolte de céréales. Malgré les menaces de saturation, les soupirants au titre de "Mister New Van Damme" persévèrent à raconter encore et toujours les mêmes histoires...

Le semestre dernier, nous annoncions une fournée d'une trentaine de titres exploitant le soudain engouement pour les arts martiaux en général et le kickboxing en particulier. Cela frisait la saturation. Qu'importe, le marché mondial demande encore des histoires de vengeance à base de coups de savate ! Et pour un film honorable, il faut compter une dizaine de sous-produits asthmatiques, propres à décourager le spectateur de s'aventurer dans son vidéo-club au rayon "action-aventure-karaté". Au top du genre, le producteur Jim Fitzgerald et le réalisateur Gautam Das réussissent un beau coup de filet en s'offrant les services de Van Damme, Chuck Norris et Jeff Speakman pour le petit **Kidd Kickboxer**. De simples apparitions de vedettes invitées, mais cela suffit à donner du relief au parcours victorieux de ce jeune castagneur rêvant à la plus haute marche du podium. Dans le genre projet délirant, **The Kickboxer Terminator** décroche la timbale. L'affiche donne le premier rôle à Dennis Alexio, frérot de Van Damme dans **Kickboxer**. Mais Alexio, vrai champion du monde de kickboxing, vient de demander fermement à Menahem Golan, mogul de la *21st Century* de retirer son nom du projet. En effet, il n'aurait jamais signé le moindre contrat le liant à pareil film. *"J'ai rencontré Menahem Golan afin de discuter d'un film biographique intitulé* **Fighting Chance**. *Je lui ai dit que je ne voulais vraiment pas me compromettre dans une série Z fauchée"* plaide le champion. De son côté, Golan affirme avoir obtenu l'accord verbal de Dennis Alexio. Trouvant **Fighting Chance** trop prétentieux, Golan mise donc sur cet hypothétique **Kickboxer Terminator** ! Aussi sec, Alexio et son agent demandent à voir leurs noms disparaître des affiches. Et Golan de piquer sa crise : *"J'ai dépensé des fortunes et ils veulent non seulement tout stopper mais en plus des excuses ! C'est Alexio qui me doit des excuses pour avoir qualifié mes films de merdiques"*. Alexio réplique *"Je refuse de discuter avec ce type : je risquerais de lui foutre sur la tronche !"*. Nouveau coup de gueule de son adversaire. *"Qu'il essaie donc de me frapper. Je suis enfant d'Israël, j'ai combattu dans cinq guerres et je peux rétamer un champion du monde"*. A quand un **Golan Vs Alexio** au programme de *21st Century* ?
Chez *Nu Image*, on essaie de vendre **Terminator Woman**, produit, réalisé et interprété par Michel Qissi, connu pour être le vilain Tong Po de **Kickboxer 1 & 2**. Qissi, une fois encore, se réserve le rôle du méchant, Gatrice, trafiquant œuvrant en Afrique. Une femme flic de Los Angeles (Karen Sheperd) débarque dans son fief pour le confondre grâce à un témoin gênant. Experte en arts martiaux, la donzelle dérouille le malfrat et ses sbires...
Toujours chez *Nu Image*, dans **Lethal Ninja** de Joseph Wein, un gentil ninja sabre les hommes de l'affreux Omar, tout content de polluer l'eau potable pour obéir à une prophétie de Nostradamus.
A Hong Kong, *IFD Films*, la boîte de Joseph Lai, poursuit son entreprise de lifting visant à transformer les vieux kung-fu en kickboxing movies flambant neufs (le dernier en date, **Kickboxing Storm**). *IDF Films* innove également en osant **Robo-Kickboxer : Power of Justice** de Vincent Leung, où un cyborg en fer blanc monte sur le ring et pratique les arts martiaux. Unique. Pendant les prises de vues de cette perle rare, le réalisateur en a profité pour tourner aussi **Fight the Kickboxer** avec les mêmes comédiens, courant ici après une disquette d'ordinateur contenant un code secret. Sur un terrain vague tout proche, *Filmark*, la grande rivale de *IFD*, ficelle **King of the Ring** de Victor Landon

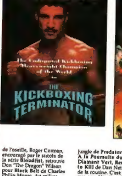
ENIERS DU RING













et **Kickboxing Kid** de Sammy Newton qui se déroule dans une école d'arts martiaux spécialisée dans la lutte contre la pègre.
Chez *Silver Star*, également basée à Hong Kong, on trouve en Gary Daniels une vedette maison. Après le pathétique **Capital Punishment**, le revoici dans **American Street Fighter** ! Sans doute aussi déplorable. Tête d'affiche d'une autre production *Silver Star*, **Bloodhands**, Sean Donahue réapparaît lui aussi dans **Fighting Spirit** de John Hoyd, mais en deuxième position derrière Loren Avedon, combattant nettement plus convaincant (voir **King of the Kickboxers**).
Anciennement producteur des aventures ubuesques du karatéka Barry Prima, la firme indonésienne *Rapi* persévère dans la voie des arts martiaux en signant avec la blonde Cynthia Rothrock. Juste après **Lady Dragon**, la femme caoutchouc revient dans **Golden Angel** sous la direction du même metteur en scène, David Worth, co-auteur du premier **Kickboxer**. Fidèle à sa réputation, Cynthia Rothrock incarne là une justicière vengeant la mort de sa sœur liquidée par des trafiquants de diamants. Classique. Entre deux productions *Rapi*, Cynthia aura encore eu le temps de boucler **Honor & Glory** de Godfrey Hall. A ne pas confondre avec **Rage & Honor**, toujours interprété par Cynthia Rothrock ! Dans **Honor & Glory**, la blonde élastique, agent du FBI, malmène un bandit japonais à la solde d'un milliardaire possédant des secrets nucléaires de l'ex-URSS. Hong Kong, Tokyo, Washington... On voyage beaucoup dans **Honor & Glory**. Toujours là où il faut pour palper de l'oseille, Roger Corman, encouragé par le succès de la série **Bloodfist**, retrouve Don "The Dragon" Wilson pour **Black Belt** de Charles Philip Moore. Au milieu d'une distribution incluant une dizaine de célébrités du kickboxing, Don Wilson incarne un garde du corps protégeant une rock star persécutée par un dingue (le géant blond Matthias Hues). Voilà sans doute un remake musclé du prochain Kevin Costner, **The Bodyguard**. Fidèle, Don Wilson entame actuellement le tournage de **Try Dying** de Paul Ziller. Pour Papy Corman évidemment ! Lequel Corman assure le quota féminin du genre avec **AngelFist** du vétéran philippin Cirio Santiago. Une vraie championne, la mignonne Cat Sassoon, s'y démène pour venger la mort de sa sœur. Encore du matériel recyclé, donc... Filmé dans les coins de jungle de **Predator** et **A la Poursuite du Diamant Vert**, **Resort to Kill** de Dan Neira sort de la routine. C'est ainsi que son détective de héros (David Bradley) découvre que ses dispositions pour les arts martiaux sont dues à la découverte par des scientifiques du secret maya de l'immortalité. Tout un programme. Avec le Black hargneux Billy Blanks, le toujours grand et blond Matthias Hues et la star japonaise Sonny Chiba. Méritant, David Bradley enchaînera, pour *Cannon*, sur **American Ninja 5** de Bobby Gene Leonard, dans lequel Pat Morita (le pépé minus des **Karaté Kid**) lui enseigne quelques coups bien sentis.
Rayon séquelles, le kickboxer latin Lorenzo Lamas rempile dans **KickFighter 2 : Final Round**, et les flics Billy Blanks et Jalal Merhi chassent Bolo Young, le tueur dingue en cavale de **Tiger Claws 2000**. Même **Red Scorpion 2, The Spear of Destiny** de Michael Schroeder se vend aux arts martiaux. Dolph Lundgren abandonne la partie pendant qu'un certain Matt McColm prend la sucession. Toujours à l'affût, Dino de Laurentiis y va également de sa contribution.
Si **3 Ninja Kids**, version kimono de **Maman, J'Ai Raté l'Avion**, ne fait que creuser un filon déjà bien exploité, l'ex-tycoon italien se prépare à la célébration, en 1993, du vingtième anniversaire de la mort de Bruce Lee avec **Dragon, The Life of Bruce Lee**, une biographie filmée par Rob Cohen, avec Jason Scott Lee derrière les nunchakus. Quelques producteurs véreux de Hong Kong ne devraient pas tarder à lui emboîter le pas.

Papa Kick





SUR LA ROUTE DE SELMA

de Philippe Berthet & Philippe Tome (Collection "Air Libre", Éditions Dupuis)

Malgré la chaleur, ce printemps 92 n'a guère permis d'assister à l'éclosion de nouveaux albums palpitants. Cette accalmie nous permet de revenir sur un titre sorti à l'automne dernier et qui pourrait retenir toute votre attention. La route de Selma, il est inutile de chercher à la prendre. Il y a des régions beaucoup plus accueillantes où passer d'agréables vacances. Géographiquement, Selma est situé dans le Sud des Etats-Unis, en Alabama. Là-bas, c'est déjà une erreur de naître Noir. Les policiers ont tendance à considérer tous les hommes de couleur comme des coupables potentiels, et les liaisons inter-raciales ne sont guère tolérées. Car sans une séparation tranchée et définitive des genres, comment pourrait-on encore jouer du piano ou aux échecs ? Le lecteur s'aventure ici en territoire familier. Un innocent, Clément, est pris dans un engrenage qui finira par le broyer. C'est un fait reconnu, la BD s'est souvent inspirée des techniques cinématographiques pour dynamiser ses petites cases. Le scénariste, Tome, très bavard dans sa série habituelle (**Spirou et Fantasio** puisque vous insistez - mais **Selma** est à des lieues de cette série auto-référencielle pour enfants !) a réfréné sa verve, et volontairement laissé plusieurs séquences sans dialogues. L'action est alors véhiculée par l'image ; et qu'y-a-t-il de plus porteur qu'une image intelligente ? Si l'histoire est bonne et juste, le dessin n'est pas en reste. Berthet a su se faire offrir une collection à son nom par son éditeur, et tous ses albums depuis cinq ans sont marqués d'une rare élégance. De plus, il éprouve une profonde et sincère fascination pour les Etats-Unis qui transparaît dans son oeuvre. Apparemment classique, son trait dépasse de loin le cadre légèrement étriqué et réducteur de l'école Ligne Claire, et le succès qu'obtient ce jeune auteur semble justifié. Faut-il le préciser, comme Tome, Berthet est belge, et le renouveau de l'école belge ne pourra s'affirmer qu'autour d'auteurs aussi ambitieux. Après des décennies de Schtroumpfs, il était bien temps !

■ Jean-Philippe RENOUX ■

■ *Marcella Walerstein* ■

le 7ème sens

Grand pourfendeur de la société britannique et de ses ambassadeurs les plus tarés à travers **Withnail and I** et **How to Get Ahead in Advertising**, le British Bruce Robinson s'adonne désormais au thriller hollywoodien avec **Jennifer 8**.
Un keuf de Los Angeles, John Berlin (Andy Garcia) enquête sur deux assassinats dans un bled paumé du nord de la Californie. Investigation faisant, le flic s'éprend d'Helena Robertson (Uma Thurman), une jeune aveugle, le seul témoin suceptible de confondre le coupable. Du genre têtu, Berlin s'investit dans sa mission au point



■ *Andy Garcia* ■

d'en perdre les pédales. Personne n'est à l'abri de ses soupçons, y compris lui-même !
"J'ai voulu pénétrer les pensées d'un flic. ***Jennifer 8*** *raconte donc l'histoire d'un homme obsédé par une idée. Sa volonté farouche de coincer le tueur et sa passion pour une femme qui est aussi le seul témoin dans l'affaire le plongent dans un véritable abysse"* commente Bruce Robinson, cinéaste généralement bien corrosif. Espérons que la machine hollywoodienne ne l'a pas contraint à tourner un autre **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid**. Lance Henriksen et John Malkovich complètent la distribution de **Jennifer 8**.

le nouveau lifting d'emmanuelle

Retour de la plus grande queutarde de la planète, Emmanuelle, dans la septième de ses aventures érotiques. Sylvia Kristel fait une apparition mais c'est l'Italienne Marcela Walerstein, plutôt plate au demeurant, qui tient ici la vedette. Francis Leroi (récent triomphateur des Hot d'Or, les Césars du porno, avec **Rêves de Cuir**) dirige les ébats, toujours mondains et de bon goût il va sans dire. A noter que ce **Emmanuelle 7** constitue un remontage de la série télé qui ne devrait plus tarder à apparaître sur le marché.

bien grillé

Avec *Impact 38*, la volonté de faire un dossier par numéro semble évidente. Les "Black is beautiful" sont inégaux ; le "Spécial Avoriaz" résulte d'un travail titanesque qui impose le respect, malgré la qualité de plus en plus discutable du festival. Je vous l'avoue, le dossier "Saga Karatékas" m'inquiétait. On sature au niveau des kickboxers. Mais, grâce aux interviews, aux illustrations et au travail d'encyclopédiste de Marc Toullec (quand dort-il ?), tout cela est finalement bien passé. Dans l'avenir, j'aimerais beaucoup voir dans vos pages un article sur la production japonaise en matière de dessins animés, quelque chose comme "L'Ante-Akira" ou "L'Après-Akira". Comme vous avez des relations avec les éditeurs vidéo, on pourrait espérer la sortie de quelques grands titres (**Appleseed**, **Bubblegum Crisis**) comme cela se fait déjà aux Etats-Unis. Vous pourriez ainsi participer à la promotion de ces films. Bien sûr, je rêve un peu. Commencez d'abord par un dossier, je suis certain qu'il y aura un engouement. Pour finir, je voulais vous sermonner car *Ciné-News* vous a grillé sur **L'Arme Fatale 3**. J'ai remarqué dans le bon de commande des anciens numéros qu'un article sur **L'Arme Fatale 3** était prévu au sommaire. Alors, un commando de *Ciné-News* vous a-t-il volé votre scoop ? Marc Toullec s'est-il effondré de sommeil ? Répondez, ou je lâche mon chien Pépète. Et ne vous fiez pas à son nom, il mord !

Bruno Rouillard

Effectivement, nous avions prévu un article sur le film de Richard Donner. Etant donné qu'il n'y avait aucune information valable sur le film et encore moins de photos publiables, nous avons gracieusement offert le sujet à Ciné-News *contre une enveloppe cachetonnée !*
Non, en fait, nous sommes très potes avec Ciné-News, *et nous savions qu'ils allaient publier un article sur* **L'Arme Fatale 3**. *En général, nous tentons de nous concerter pour que* Ciné-News *et* Impact/Mad Movies *ne fassent pas exactement les mêmes articles au même moment. Si nous avions traité le sujet dans* Impact, *tu aurais eu ni plus ni moins d'infos et de photos que dans* Ciné-News. *Dans ce numéro, tu trouveras un article sur* **L'Arme Fatale 3** *agrémenté de nouvelles photos et de nouvelles infos. N'est-ce pas mieux ainsi, hein ? Réponds ou j'exécute ton Pépète !*

PS : Nous préparons un dossier sur les films d'animation japonais. Encore un peu de patience !

ninja cathode

Une petite précision concernant votre article du numéro 38 "Sale temps pour les ninjas". J'ai le souvenir d'un ninja apparu à la télévision américaine en 1968. Il s'agissait d'un des premiers épisodes de ***Hawaï Police d'Etat***. En 1941, un espion japonais était chargé de préparer l'attaque nippone contre Pearl Harbor en détruisant les dépôts de carburant de l'île. Entré à l'hôpital psychiatrique juste avant l'attaque, il y reste dans un état catatonique jusqu'en 1968 où, retrouvant la mémoire mais totalement inconscient des 27 années écoulées, il s'évade pour accomplir sa mission. Quelque peu perturbé, ne reconnaissant plus la ville, incapable de conduire une voiture, confondant sa femme avec sa fille, il est l'archétype du guerrier antique atterrissant dans une société moderne. Il n'est pas véritablement désigné comme un ninja car les téléspectateurs de l'époque manquaient vraisemblablement de culture dans ce domaine. Même Mc Garett, le policier chargé de l'enquête, ignore le sens de ce mot et doit se le faire expliquer par un sino-américain qui a reconnu l'une des armes employées par l'espion comme étant de celles utilisées par les ninjas. Il s'agira de la seule mention de ce mot, mais les capacités, les armes et la mission du guerrier sont typiques de celles des ninjas du Japon médiéval.

Damien Dhondt

C'est ce qu'on appelle de l'info "pointue". Merci.

Quand deux kickboxers se rencontrent : Toullec & Van Damme

ze fan !

J'ai acheté le numéro 38 car, joie, Van Damme était en couverture, et qu'est-ce que je lis dans le courrier ? Toute une lettre dégueulant sur le dos de Van Damme. Non mais pour qui se prend Sébastien Fabioux ? Je vais lui dire : je déteste autant **JFK** et **Orange Mécanique** qu'il déteste **Double Impact** (un film super d'ailleurs). Et ce n'est pas à lui de dire si oui ou non vous devez parler de Van Damme. Jean-Claude est un bon acteur et a de superbes techniques de combat. Je n'aimerais pas avoir Sébastien Fabioux en face de moi car je pense que je lui retournerais un bon mawashi-geri. Les karatékas me comprendront !

Arnaud Locqueneux

Allons allons, halte à la violence, peace and love les mecs... Regardez, on vous passe même une photo où Jean-Claude, aux côtés de Marc Toullec, est sage comme une image !

LA MORT AUX TROUSSES

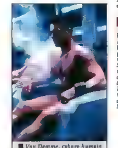
universal SOLDIER

Un cyborg se rebiffe. Lobotomisé, conditionné et officiellement mort au vietnam, le super-soldat Van Damme retrouve la trace de sa vie passée et affronte, dans une pétaradante course-poursuite à travers le désert, un tueur robotisé, Dolph Lundgren. Science-fiction, muscle et cascades... Du sur mesure pour un Van Damme en pleine starification.



Van damme - lundgren : DURS À CUIRE

Van Damme change de panoplie. Au vestiaire le short du parfait kickboxer ! Mais l'uniforme très "Tempête du désert" du super-soldat ne lui va pas trop mal. Même si c'est sous une température propre à liquéfier un vieux baroudeur...


Van Damme, cyborg humain en phase de réfrigération

Van Damme place désormais la barre très haut en empiétant sur les plates-bandes de Big Arnold. Car **Universal Soldier**, cela aurait pu être de l'Arnold cuvée 1988/1989, époque bénie de **Predator**. De Arnold bien musclé, bien violent, bien speed. Mais, l'Autrichien faisant les yeux doux à une audience de plus en plus familiale, c'est le Belge qui incarne l'UniSol en cavale. Autriche, Belgique, Suède pour Dolph Lundgren, et Allemagne pour Roland Emmerich, l'homme derrière la caméra. **Universal Soldier**, c'est vraiment l'Europe des Quatre !

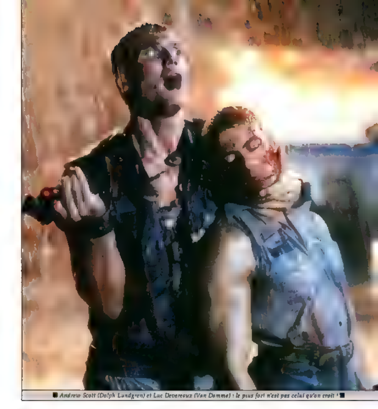
Quand Roland Emmerich débarque sur le projet, il remplace le speedé Andy Davis pour qui Steven Seagal fracasse ses premiers crânes dans **Nico**. Davis veut une plate-forme pétrolière, des images de synthèse... L'addition est gratinée. Même habituée aux budgets records (**Terminator 2**, **Rambo III**), la firme *Carolco* déclare forfait. S'il n'y avait pas Van Damme et Lundgren en prévision, **Universal Soldier** aurait été purement et simplement laissé pour compte au rayon des films avortés. *Carolco* demande donc au réalisateur de rédiger un autre scénario en reprenant le fil directeur de l'ancien. *"C'est surtout l'aspect ambivalent des soldats qui m'a motivé. L'un symbolise le Bien, l'autre le Mal. J'ai également senti que le film pouvait contenir un message. Tout ceci n'était pas évident dans le script précédent, mais j'ai immédiatement perçu le potentiel de cet homme façonné de manière à devenir un robot et qui tente désespérément de redevenir l'être humain qu'il a été. Au Vietnam, il ne souhaite que rentrer au pays, comme la majorité des soldats. Par contre, son sergent s'y défoule. Lorsque celui-ci se réveille, quelques années plus tard, il se croit encore en pleine guerre et réagit à l'avenant. Le combat, c'est la seule chose qu'il connaisse"*. Et le soldat Luc Devereaux (Van Damme) détale devant son sous-officier hargneux et sanguinaire (Dolph Lundgren). L'un désire rentrer chez les siens, l'autre ne vit que pour régler une dette remontant au Vietnam... Le choc sera terrible.

Malgré **Moon 44** et **Le Principe de l'Arche de Noé**, deux de ses précédents films bondés d'effets spéciaux et de technique, Roland Emmerich limite considérablement la science-fiction dans **Universal Soldier**. La troupe d'élite, les UniSols, ne sera donc pas un bataillon de Terminators. *"La première version du scénario décrivait des UniSols bioniques. Nous avons ainsi construit une réplique du corps de Dolph Lundgren où on pouvait voir le fonctionnement de la biomécanique sous la peau transparente. Dans ce sens, nous avons essayé des tas de trucs et la manipulation des marionnettes compte certainement parmi les effets spéciaux les plus complexes qui soient, et souvent les moins convaincants"*. Michael Burnett abandonne donc l'escouade de cyborgs à visages humains et se rabat sur des effets moins spectaculaires. *"Quelques effets spéciaux ont néanmoins survécu, surtout dans le prologue situé au Vietnam. Nous devions nous conformer à un look réaliste, très sombre, du genre* **Platoon**. *Même la séquence de l'opération à poitrine ouverte ne donne pas dans les effets gore classiques. C'est éprouvant, dégueulasse, mais vous ne verrez pas une goutte de sang"* continue le maquilleur frustré. Heureusement qu'il lui reste encore quelques impacts en pleine tête à se mettre sous la dent.

"Mon intention a toujours été de tourner un film réaliste. Au départ **Universal Soldier** *était orienté vers la science-fiction, mais j'ai tout fait pour atténuer les éléments fantastiques. Il reste encore quelques détails appartenant à ce genre, mais l'ensemble demeure réaliste"*. Exit les Hercule au corps fluorescent voulus par Andy Davis. Roland Emmerich rationalise ses UniSols. Leur force délirante et leur capacité de récupération proviennent d'un singulier accélérateur de métabolisme modulant à loisir la température du corps. Pour tenir le choc, les UniSols doivent régulièrement recharger leurs batteries dans un camion-forteresse aménagé pour les "refroidir". Une exposition trop longue à la chaleur du désert et le super-soldat agonise. C'est ce qui arrive au personnage de Van Damme, fondant au soleil comme une glace *Miko*. *"Pour élaborer les UniSols, nous avons planché sur les problèmes que les soldats américains ont rencontrés dans le désert pendant la Guerre du Golfe. Nous leur avons apporté une solution définitive en les transformant en arme humaine à la pointe de la technologie. Ce concept doit aujourd'hui*



Le camion-laboratoire des UniSols : une véritable forteresse ambulante



■ *Andrew Scott (Dolph Lundgren) et Luc Devereaux (Van Damme) : le plus fort n'est pas celui qu'on croit !* ■

intéresser les gens" poursuit le producteur, Craig Baumgarten. Les UniSols contre Saddam Hussein, et l'Irak aurait capitulé en moins de vingt-quatre heures.

De même, la tenue de combat des UniSols se conforme à la volonté de Roland Emmerich de ne pas trop s'éloigner de la réalité. *"J'ai repris l'aspect externe d'une armure, repéré ce qui était disponible dans les garde-robes militaires en extrapolant un rien sur leur évolution future. Je me suis aussi largement inspiré de la tenue de camouflage des soldats de l'opération "Tempête du Désert". Une tenue synonyme pour le public d'héroïsme, de bravoure. Mais je me suis aussi heurté à un os : il fallait que ces vêtements soient portables par des comédiens travaillant sous une chaleur torride de 40° et plus"* témoigne Joseph Porro, couturier hollywoodien et habilleur de Dolph sur **Les Maîtres de l'Univers**. Mais, dans le désert brûlant de l'Arizona, la sueur n'était pas l'unique problème : il y a avait aussi les scorpions, les serpents fréquemment rencontrés, un vent qui poussait sable et poussière à des dizaines de mètres dans les airs... Et dire que les deux premières semaines de tournage se sont déroulées de nuit sous une pluie glaciale... *"Tout ceci est de ma faute. Je ne voulais pas d'un environnement urbain pour* **Universal Soldier**. *Déjà vu mille fois"* avoue Roland Emmerich, qui pousse le vice jusqu'à s'installer sur le barrage de Hoover, toujours pour éviter de recourir à des décors trop familiers. *"Nous cherchions un bâtiment gigantesque pour la séquence de la capture des terroristes. Venant d'Allemagne, l'endroit le plus spectaculaire que je connaisse des Etats-Unis est le barrage de Hoover. Toute l'équipe m'a dit que j'étais cinglé, qu'on ne me donnerait jamais la permission d'y tourner !"*

Tout baigne pour Roland Emmerich. Son **Universal Soldier** contient tout ce qu'il faut de cascades, de poursuites, d'explosions et de chute de camion dans des ravins pour satisfaire un public blasé par les prouesses de **Terminator 2**. *"Mais il n'y a pas d'arts martiaux, et très peu d'affrontements à mains nues. Après tout, les UniSols sont censés être les ultimes combattants. Un mouvement et ils tuent leurs adversaires. Un simple mortel ne peut donc lutter plus de trois secondes contre eux"*. Mais, lorsque deux UniSols se rencontrent... *"J'étais un peu nerveux à l'idée de travailler avec deux vedettes. On raconte tellement d'histoires sur les problèmes qu'ils provoquent sur les plateaux. Mais Jean-Claude Van Damme et Dolph Lundgren se sont montrés très coopératifs. Dès le premier jour de tournage, ils ont suivi mes indications sans rechigner. Je pense que le public sera surpris par leur performance. Ils accomplissent là ce qu'ils n'ont jamais fait auparavant"*.

■ Marc TOULLEC ■

Columbia/Tri-Star présente Jean-Claude Van Damme & Dolph Lundgren dans une production Carolco *UNIVERSAL SOLDIER* (USA - 1991) **avec Ally Walker - Ed O'Ross - Jerry Orbach - Tiny Lister photographie de Karl Walter Lindenlaub musique de Chris Frank scénario de Dean Devlin, Richard Rothstein & Christopher Leitch produit par Allen Shapiro, Craig Baumgarten et Joel B. Michaels réalisé par Roland Emmerich**

29 juillet 1992

JEAN-CLAUDE VAN DAMME

Fini les arts martiaux pour Van Damme, fini le kickboxing, un cadre bien trop restrictif pour qui veut conquérir Hollywood et grimper au top. Hier virtuose du ring, aujourd'hui super soldat, Van Damme sera demain dans les bras de Rosanna Arquette !



Avec *Universal Soldier*, vous laissez tomber les arts martiaux. Pour longtemps ?

Le créneau est bien fréquenté actuellement. On n'arrête pas de produire des films de kickboxing sans intérêt, d'essayer de lancer de nouvelles vedettes. Pourquoi ? Simplement parce qu'il existe un marché. Les gens veulent de l'action pure, des arts martiaux. Avant que j'arrive, il y avait un manque. Le jour où le public ne manifestera plus son intérêt pour le genre les producteurs passeront à autre chose. C'est tout simple. Personnellement, je retournerai aux arts martiaux dans deux ans environ pour **Enter The New Dragon**. Mais ce film ne ressemblera pas du tout à toutes les copies de **Kickboxer** ou **Bloodsport** qui sortent régulièrement. Le tournage s'étalera sur six mois en Chine et au Tibet, dans des sites incroyables. Le film n'est pas un remake ou une séquelle de **Opération Dragon**. J'espère pouvoir à la fois le jouer, l'écrire et le mettre en scène. Mais, avant, j'ai encore du pain sur la planche. Pour en revenir à votre question, je n'ai jamais tenu à m'enfermer dans un arts martiaux. **Universal Soldier** me permet de quitter le genre. Il n'y a pas du tout de karaté. Si, peut-être, deux ou trois coups de pied qui évoquent le kickboxing. Il fallait bien que certains des mes fans ne se sentent pas trop dépaysés !

On vous prête tous les mois des tas de nouveaux projets.

Certains annoncent même des titres pour lesquels je n'ai pas donné mon accord. Je vais désormais travailler avec les grands studios, *Columbia*, *Paramount* qui garantissent une large diffusion à travers le monde entier. Je prévois pour cette année et le début de l'année prochaine le polar de John Woo, **Hard Target**, et **D'Artagnan** d'après le personnage d'Alexandre Dumas. Je crois savoir que *Walt Disney* prépare actuellement une nouvelle version des **Trois Mousquetaires** avec Tom Cruise ! Pour l'instant, je tourne **Crossing the Line** réalisé par Robert Harmon. Mon personnage n'a rien à voir avec ceux que j'ai incarnés jusque là. Il s'évade de prison, passe la frontière canadienne et trouve refuge au sein d'une famille constituée d'une mère et de ses deux gosses. Comme il n'y a pas de père, il le devient petit à petit. La femme, interprétée par Rosanna Arquette, est en train de se battre contre une puissante corporation lorsque j'arrive. Des hommes d'affaires influents tentent de lui prendre ses terres par tous les moyens. Je prends bien sûr parti pour elle dans cette lutte. Dans sa conception, **Crossing the Line** ressemble un peu à **Shane, l'Homme des Vallées Perdues** avec Alan Ladd. On peut donc le définir comme un western moderne. **Crossing the Line** me satisfait pleinement, il me permet de jouer un type solitaire, sensible, pas une machine à distribuer des baffes.

Et Luc Devereaux, le héros de *Universal Soldier* ?

Il va également dans ce sens. Il ne sait pas d'où il vient, qui il est exactement, ce qu'il doit faire. Il est totalement paumé. Difficile d'imaginer quelqu'un de plus vulnérable. C'est grâce à une journaliste qu'il se retrouve, qu'il réagit enfin. Lors des projections-test, le public américain a très bien reçu le film. Il l'a coté autant que **Terminator 2**. 90 % de satisfaits. *Tri-Star* et *Carolco* sont à ce point heureux du résultat qu'ils ont décidé d'avancer sa sortie américaine au 10 juillet. Aux Etats-Unis, l'été est une période réservée aux gros films.

Quel a donc été le rôle de Andy Davis, qui devait réaliser le film avant l'arrivée de Roland Emmerich ?

C'est déjà loin tout ça ! Andy Davis est un excellent metteur en scène. Il l'a prouvé. Mais sa conception de **Universal Soldier** n'était pas la nôtre. Il voulait un film plus politique, plus high-tech. Cet **Universal Soldier**-là se situait sur une plate-forme pétrolière en pleine Mer du Nord. Cela aurait coûté trop cher de mettre en image ce scénario. Mais le concept restait le même, des super soldats poursuivant celui qui fut des leurs. Roland Emmerich y a apporté des éléments plus directs, plus forts. Le résultat final lui donne raison. **Universal Soldier** ne vous laisse pas souffler une seule seconde.

Vous partagez l'affiche de *Universal Soldier* avec Dolph Lundgren. Van Damme, Lundgren, c'est beaucoup pour un seul film...

Depuis quelque temps, Dolph Lundgren connaît un passage à vide, ses films ne fonctionnent pas au box-office. Je suis sûr que **Universal Soldier** va tout changer pour lui. Dolph n'a jamais été aussi effrayant que dans **Universal Soldier**. Contrairement à ce que beaucoup pensent, il n'est pas mauvais acteur. Vu sa stature, quand il joue le héros, Dolph passe mal dans la mesure où tous les autres personnages paraissent minuscules à ses côtés. Pour être plus humain, plus vulnérable, il devrait presque s'entourer de géants ! Dolph et moi sommes très différents. Autant je vais vers les gens, je leur parle, autant Dolph hésite à extérioriser ses sentiments. Il est très sensible, très timide, même devant la caméra. Il lui faut un peu de temps pour rentrer dans son personnage. Le contraste entre nous fonctionne à merveille dans **Universal Soldier**. Nous possédons des personnalités différentes et cela se sent dans le film. Je suis heureux de cette collaboration. Nous avons bien travaillé ensemble. Dolph Lundgren est un type que j'aime bien.

On raconte que le tournage de *Universal Soldier* ne fut pas vraiment une partie de plaisir...

Tourner dans des régions désertiques n'est jamais très aisé. Il faisait très chaud, il fallait transporter une tonne de matériel sur place, des équipements spéciaux... Oui, le tournage a été dur. Mais pour les cascades, je ne pouvais pas prendre de risques. Quand il s'agit de sauter dans la mer depuis un hélicoptère, de descendre un barrage hydraulique la tête en avant, un cascadeur me double. La production et les assurances refusent que je fasse ce genre de choses. Un accident, et l'équipe attendrait que je sorte de l'hôpital ! Et, du coup, le tournage de mon prochain film serait compromis. A Hollywood, on ne rigole pas avec la sécurité!

Pensez-vous que *Universal Soldier* vous ait permis d'évoluer en tant que comédien ?

Oui. Dans **Universal Soldier**, il y a évidemment beaucoup d'action, mais aussi de l'humour. Pour un comédien, l'humour compte beaucoup. Si vous parvenez à faire rire, sourire, vous pouvez considérer que vous atteignez un but, que vous progressez. J'espère avoir réussi cela dans **Universal Soldier**. Cela me ferait d'autant plus plaisir que le public ne s'y attend pas. Jusqu'à présent, je n'ai pas vraiment eu la possibilité de m'essayer à l'humour. **Universal Soldier** me donne cette chance. Et le mélange humour/action marche toujours très bien. Regardez donc **L'Arme Fatale 3**, c'est formidable !

■ Propos recueillis par
Marc TOULLEC ■



DOLPH LUNDGREN

Il fallait à Van Damme un adversaire à sa mesure dans *Universal Soldier*. Dolph Lundgren est celui-là. La brute bionique de *Rocky IV* serre de nouveau les mâchoires, fronce les sourcils et frappe dans le tas. Après les gentils héros des *Maîtres de l'Univers*, *Envoyé Spécial* et *Dark Angel*, le géant suédois retourne de l'autre côté de la barrière, là où il donne le meilleur de lui-même...

■ *Dolph Lundgren est Andrew Scott, un soldat robotisé mais avant tout un psychopathe* ■

Andrew Scott, votre personnage de *Universal Soldier*, n'a pas l'air d'être un type très drôle.

Exact, même s'il possède un sens de l'humour très noir. Au départ, c'est un psychopathe. **Universal Soldier** débute en 1969, au Vietnam. Jean-Claude Van Damme et moi-même sommes dans l'armée américaine. Je suis Andrew Scott, le sergent d'une petite escouade et Jean-Claude incarne Luc Devereaux, un de mes hommes de troupe, un simple soldat. Le combat transforme vite Scott en fou sanguinaire. Luc Devereaux en a assez de la guerre, il veut rentrer au pays. Scott le prend alors dans son collimateur car il est persuadé qu'il a affaire à un traître. Après deux minutes de film, nous en sommes déjà à nous massacrer. Mis KO, nous survivons ensuite dans un bloc de glace. Puis, réanimés, nous servons de cobayes à une expérience militaire visant à faire de nous des surhommes. Lorsque Andrew Scott sort du coma dans lequel il était plongé, il est certain de toujours combattre au Vietnam. Et il continue à poursuivre Luc Devereaux, comme si rien n'avait changé. Je trouve cela assez drôle. J'ai tenté d'apporter un certain humour à mon personnage malgré le fait que tout le monde souhaite sa mort rapide. Paradoxalement, aux projections tests de Los Angeles, les spectateurs prétendaient apprécier autant le méchant que le héros. Généralement, Jean-Claude Van Damme remporte tous les suffrages, mais là

Après le boxeur soviétique Ivan Drago dans *Rocky IV*, vous excellez de nouveau dans un rôle de méchant. Vous avez des dispositions pour ce type de personnage ?

Jouer les vilains, ça me va, physiquement ça colle. Je peux avoir l'air très méchant. Je sais aujourd'hui que le Andrew Scott de **Universal Soldier** va autant influencer ma carrière que le Ivan Drago de **Rocky IV**. Je suis certain que le film va connaître un grand succès aux Etats-Unis et m'apporter une notoriété réservée à des gens comme Van Damme jusqu'à présent. Certains grands acteurs comme Anthony Hopkins et Jack Nicholson demeurent surtout célèbres pour des personnages troubles, négatifs. Je trouve cela plutôt flatteur de rester ainsi dans la mémoire des gens.

Vous êtes suédois, Van Damme belge et Roland Emmerich, le réalisateur, allemand...

... et Vic Armstrong, le coordinateur des cascades, est anglais, comme beaucoup de monde sur le tournage d'ailleurs. De plus, Jean-Claude et moi jouons des soldats américains ! C'est étrange mais pendant la projection, personne ne se pose la question, personne ne s'interroge sur la nationalité des gens. Ici, aux Etats-Unis, quand on regarde ses films, on ne perçoit jamais Schwarzenegger comme un Autrichien naturalisé. L'important est d'être convaincant. Dès lors, personne n'ira vous demander votre passeport. Aujourd'hui, je me sens autant américain qu'européen. Les gens sont persuadés que je parle anglais avec un fort accent. Dans **Universal Soldier** ils verront que je m'exprime parfaitement dans leur langue. J'ai besoin de revenir souvent en Europe pour me plonger dans un milieu éloigné du cinéma moins matérialiste que celui des Américains. L'Amérique est le pays idéal pour réaliser certains rêves, mais je ne pourrais y vivre en permanence. A Hollywood, on sait en fait très peu de choses sur moi. C'est encore le meilleur moyen pour parvenir à surprendre les gens.

Avant que Roland Emmerich n'arrive sur *Universal Soldier*, un autre réalisateur, Andy Davis, y travaillait déjà...

Oui, ni les producteurs, *Carolco*, ni Jean-Claude ni moi n'aimions sa vision du film, une vision trop classique. Pendant quelques mois, nous avons travaillé avec lui, en essayant de négocier des changements. J'appréhendais un peu d'incarner à nouveau un méchant. Pour me convaincre vraiment, il fallait que le concept du film soit satisfaisant. En arrivant, Roland a radicalement tout modifié. Il a introduit dans l'histoire le prologue au Vietnam, les références au mythe de Frankenstein avec l'âme qui parvient encore à s'exprimer malgré le fait que les Universal Soldiers soient des robots. Roland Emmerich sait exactement ce qu'il veut. C'est toujours mieux de travailler avec quelqu'un qui n'hésite pas, qui ne fonctionne pas à l'aveuglette.

Incarnez-vous Andrew Scott façon Arnold Schwarzenegger dans *Terminator* ?

Non, pas tout à fait. Seulement un tiers du film montre un Scott totalement robotisé, mais je ne parle, ni ne bouge comme un cyborg. Andrew Scott n'est pas un androïde mais un psychopathe. Ses réflexes humains reviennent vite. Tout le défi de ce rôle tient dans la difficulté de faire la transition entre mon personnage complètement assujetti à ses supérieurs et le même devenant ensuite complètement fou. Afin d'être crédible, je devais trouver le juste milieu dans mon interprétation : en faire assez pour effrayer, ne pas en faire trop pour éviter le ridicule.

On dit que le tournage du film a été très difficile. C'est vrai ?

Oui, tout était difficile, surtout dans le désert d'Arizona où il faisait une chaleur épouvantable. Mais, pour moi, le plus dur intervenait dans les scènes où nous nous affrontions, Van Damme et moi, notamment les séquences au Vietnam. Deux semaines durant, nous avons tourné sous une pluie artificielle. De plus, nous ne nous connaissions pas encore. La tension était vive. Nous avons terminé le tournage par une autre séquence sous la pluie, pendant deux semaines encore. Il faisait très froid et l'humidité nous causait des problèmes de vision. On ne voyait pas grand chose et il nous fallait pourtant frapper juste. Si le tournage de **Universal Soldier** a demandé beaucoup d'efforts, il n'en fut pas moins bien organisé, planifié. C'est ce qu'on attend d'un film à gros budget.

Avez-vous pris des risques sur les cascades ?

Je ne les ai pas toutes accomplies moi-même. La séquence du barrage fut assez effrayante à tourner car la surface que je descends en rappel est abrupte et lisse. Je suis également descendu d'un hélicoptère le long d'un filin. Cette scène avait déjà coûté un doigt à un cascadeur en train de détacher un partenaire bloqué par la corde. Cela aurait pu être beaucoup plus grave. Pas de gros bobo à signaler en ce qui concerne les combats à mains nues. Cette fois, nous n'avons pas mis les arts martiaux à contribution. Depuis le tournage de **Dans les Griffes du Dragon Rouge**, j'en garde d'ailleurs un mauvais souvenir. Ce n'est pas vraiment mon truc. Nous sommes restés le plus éloigné possible du karaté, du kickboxing, car **Universal Soldier** ne vise pas une portion bien précise du public, mais l'audience la plus large.

Et maintenant que *Universal Soldier* sort, vous allez attendre patiemment les résultats au box-office ?

Non. Je commence **Joshua Three**, un film de Vic Armstrong, le responsable des cascades de **Universal Soldier**. **Joshua Three** ressemble un peu à **Guet-Apens** avec Steve Mc Queen. Au début, on ne sait pas très bien si mon personnage est un bon ou un méchant. Il s'évade de prison, vole une voiture, prend sa conductrice en otage, une femme flic en vacances. En octobre, je dois tourner **Meltdown** d'après un scénario de John Carpenter. Des terroristes s'y emparent d'une centrale nucléaire et menacent de la faire sauter. Là, mon rôle sera nettement plus sombre, très perturbé, un peu comme le Punisher.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



DARK SIDE OF THE BAT



BATMAN le défi



Batman, le justicier psychotique de Gotham City

Catwoman, une féline qui aime Batman d'un amour vache

Le Pingouin : attention, cet oiseau-là mord !

Un défi attendu, en forme de revanche sur une première aventure trop sage, trop appliquée. Seul maître à bord, Tim Burton peut aujourd'hui façonner le *Batman* nouveau selon les normes de son univers. Un univers frappadingue où la blonde timide se transforme en féline lascive, et où le méchant petit gros se prend pour un volatile patinant sur la banquise...

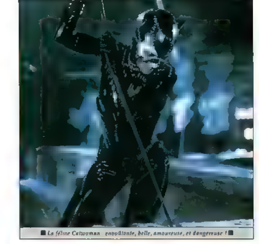


Le Pingouin (Danny DeVito) : ... cordiale ... mauvaises intentions



n réalisant le premier **Batman** en 1989, Tim Burton devait ronger son frein, maugréer à voir les producteurs mettre leur gros nez partout et lui dire "ça oui, ça non". Il n'est donc pas difficile d'expliquer la déception qu'a constitué ce mammouth hollywoodien, précédé par une campagne de marketing tellement hénaurme que la saturation guettait avant même qu'on ait mis les pieds dans la salle. Des affiches partout, un déferlement de t-shirts, le clip de Prince passant en boucle à la télévision. Ce **Batman**-là fut victime de la Batmania, du moins en France, territoire où le justicier de Gotham City ne bénéficie pas d'une grande réputation. A tort d'ailleurs. Mais l'échec relatif du film ne doit rien au chauvinisme de la patrie de Super Dupont. Il découle naturellement de la quasi impossibilité d'un réalisateur à s'exprimer en totale liberté. Le contrôle excessif des producteurs débouche logiquement sur une œuvre calibrée, pesée, pas vraiment délirante, pas vraiment sombre, pensée de manière à plaire au plus grand nombre. Et la démagogie est inévitablement source de compromis, de frustrations. Frustration du public, et de Tim Burton.

*"Un de nos principaux but dans **Batman le Défi** est d'en faire vraiment un film de Tim Burton. Regardez ses autres films et comparez les avec le premier **Batman**, vous ne trouverez que 50 % de sa personnalité. Sur cette séquelle, nous avons obtenu un contrôle créatif plus important, pas loin du 100 %. Nous conservons néanmoins les aspects positifs du premier film, l'atmosphère ténébreuse et la dualité qui torture Batman mais en leur conférant cette fois une autre dimension, davantage de fraîcheur. **Batman le Défi** est un film nettement plus étrange mais aussi plus drôle".* Pour avoir monté **Edward aux Mains d'Argent**, la productrice Denise DiNovi connaît le Tim Burton libre, allant où bon lui semble. Dans sa bouche, "drôle" ne signifie pas "franche rigolade". Drôle est synonyme d'absurde, d'inquiétant, de déjanté. Si **Batman**, le premier du nom, réussit parfois à débloquer les mâchoires, c'est uniquement grâce au numéro de cirque de Jack Nicholson. Mais, respectueux comme un enfant de choeur à la grand messe, le scénariste Sam Hamm n'osait pas prendre d'initiative par rapport à la bande dessinée originale de Bob Kane. Et il pensait très fort aux éventuelles remontrances des lecteurs les plus fanatiques. Ce qui bloque rapido un mode de processus créatif. *"Nous avons rafraîchi l'histoire dès le départ en recrutant un scénariste sans lien affectif ou émotionnel avec le personnage. Daniel Waters possède ce mode de pensée original, iconoclaste qui allait nous apporter quelque chose de très surprenant, encore plus dingue que ce que nous attendions de lui"* poursuit Denise Di Novi. En effet, Daniel Waters se spécialise dans une forme d'humour rare : un humour corrosif qui n'épargne personne, qui n'échoue jamais sur les rives du second degré, un humour qui dérange, provocant des rires jaunes qui bloquent souvent au niveau de la gorge.


La féline Catwoman : envoûtante, belle, amoureuse, et dangereuse !

*"Le script que Sam Hamm m'a proposé pour **Batman le Défi** ne m'intriguait pas du tout. Mais j'attendais que quelque chose arrive. Et Daniel Waters est arrivé. J'ai étroitement travaillé avec lui et, cinq moutures de l'histoire plus tard, Wesley Strick, un autre scénariste, est venu nous donner un coup de main. Daniel Waters est un auteur très intéressant, dont le point de vue est toujours très impertinent. C'est vraiment de lui dont j'avais besoin pour remettre Batman en selle".* Heureux Tim Burton. Avec Daniel Waters, il trouve l'homme providentiel, celui par qui la séquelle reproche à l'œuvre originale ses erreurs, ses fautes de goût. *"Il est exact que j'ai annoncé que je ne tournerai pas de séquelle à **Batman**. Je ne faisais pas monter la sauce afin d'extirper plus de blé aux producteurs. Pendant quelques mois, je ne voulais même pas en entendre parler. Les responsables du premier **Batman** ont voulu une suite dès qu'ils ont constaté qu'il cartonnait au box-office, c'est-à-dire immédiatement après le premier week-end d'exploitation. Je n'avais ni l'envie, ni la force de m'atteler à **Batman 2**. J'ai donc réalisé **Edward aux Mains d'Argent**. Même après le tournage de ce dernier, je n'avais pas encore retrouvé goût à **Batman**".* Et Tim Burton n'arrête pas de visionner le premier film, de se dire qu'il aurait pu mieux faire, que ses tonalités ne lui plaisent guère, que les rapports entre les personnages paraissent maboulls. Il fallait donc vraiment que le manuscrit proposé par Daniel Waters soit persuasif, qu'il ressemble au **Batman** rêvé par le réalisateur de **Beetlejuice**.


Le Pingouin déploie un parapluie piégé

*"Il n'y avait aucune raison particulière pour intégrer Catwoman et le Pingouin à **Batman le Défi** mais leur arrivée semble logique. Deux méchants ne sont pas forcément nécessaires mais apportent une certaine variété à l'histoire. J'ai toujours été convaincu que Catwoman était un personnage très fort, mais le Pingouin me posait un problème. Selon moi, il constitue le personnage le moins intéressant de la bande dessinée, et je n'ai jamais pu saisir ses motivations. Toutefois, j'ai abordé son personnage comme un challenge : prendre un protagoniste qui ne m'enthousiasmait pas outre mesure et le métamorphoser en une figure puissante. Plus le scénario évoluait dans le bon sens, plus le Pingouin devenait intéressant. Nous sommes parvenus à le transfigurer".* Et voilà donc le vilain petit bonhomme à l'aspect souffreteux qui prend le relai du très volubile Joker.



■ *Batman et Catwoman à la verticale : une liaison audacieuse entre la féline et la chauve-souris* ■

Même Bob Kane, le papa de Batman, tombe sous le charme maléfique de ce vilain à priori insignifiant qui donne en définitive dans l'infiniment malsain. *"Voir pour la première fois Danny De Vito dans son costume, sous son maquillage, m'a littéralement fichu par terre. De plus, Danny De Vito interprète le Pingouin tel qu'il est : enragé et cauchemardesque. Ce méchant-là n'a rien à voir avec le personnage qu'incarne Burgess Meredith dans la série télé. Danny De Vito dans ce rôle, c'est vraiment le symbole absolu du Mal".* Bref, le Pingouin n'a rien du clown, de l'épouvantail destiné à effrayer quelques petits enfants. Sa fonction : mettre mal à l'aise, flanquer les pétoches et, accessoirement, provoquer quelques rires, même si ce n'est pas là sa fonction première.

"*Nous lui avons aussi donné son propre arsenal : une série de parapluies cachant tous une arme différente allant du lance-flammes au bouclier pare-balles en passant par une ombrelle qui coince les mains et envoie les victimes se balader dans le ciel de Gotham City*" témoigne le directeur artistique en faveur de l'ignoble petit homme. Le Pingouin possède également son repaire à lui, une caverne déprimante peuplée de 400 volatiles équipés de fusées, et d'un gros canard jaune pour bébé gargantuesque dans lequel il trône majestueusement. Vraiment, ce Pingouin est un drôle d'oiseau.

"*Je tenais à ce que l'étrangeté des méchants remplisse les zones d'ombre de Batman*". C'est leur fonction première. Et d'aucun verront dans Catwoman la version féminine et délurée du justicier de la nuit. *"Nous avons choisi de ne pas déterrer les cadavres de l'existence antérieure de Bruce Wayne. Le personnage qu'il se crée, Batman, est ambigu de nature ; il veut rester dans l'ombre. Il est difficile à cerner. Concernant le premier film, j'étais exaspéré de voir Jack Nicholson prendre une importance aussi grande alors que le héros n'avait pas d'autre choix que de se mettre en retrait. Mais je ne voyais pas d'autres moyens de m'en sortir".* **Batman le Défi** remet les pendules à l'heure. La tête d'affiche est donc le héros, et non pas un vilain cabotinant génialement pour lui ravir la vedette. Indispensables, le Pingouin et Catwoman ne rentrent pas dans la logique d'un Jack Nicholson, même si leur présence justifie à elle seule cette séquelle.

Quelques échos ont également diffusé la rumeur d'un Batman plus que psychotique : un Batman aussi dingue que celui de la bande dessinée de Frank Miller, très noir, très méchant. *"Non, nous n'avons pas voulu de ce Batman trop sombre, trop dangereux. Cela ne signifie pas qu'il agit prudemment, avec réserve. Michael Keaton était très clair là-dessus. Trouver le juste milieu dans le premier film lui a pris un moment. Pour* ***Batman le Défi****, il l'a trouvé immédiatement. Il est seulement un héros qui doit affronter de nouveaux adversaires. Batman 92 n'est donc pas très différent de Batman 89".* Un peu quand même, plus solitaire encore, un peu plus en accord avec un Gotham City où il ne fait pas bon vivre. *"Le look de Gotham oppresse. Nous l'avons décalqué sur une architecture néo-fasciste, transplantée dans une ville américaine comme New York. A Gotham City, vous trouvez quelques traces de l'expressionnisme allemand, la référence la plus proche de l'histoire que Tim Burton raconte. En tant que décorateur, je ne vois pas de liens entre mon travail et celui effectué sur le premier* ***Batman****. Cette suite nous a permis d'explorer le même univers, mais d'y pénétrer plus profondément, de découvrir des détails encore plus crus".* Les propos de Bob Welch, responsable du décorum, donnent un aperçu fiable de ce Gotham City sensiblement différent. Dans **Batman**, le Joker disait de la ville qu'il fallait être fou pour y vivre. Son jugement tiendrait tout autant, sinon plus, ici. L'expressionnisme allemand apporte à **Batman le Défi** ce grain de folie qui faisait défaut à l'original. Magnifiques, les décors étaient pourtant piètrement mis en valeur en 1989. Aujourd'hui, ils le sont bien plus d'autant qu'un élément neuf vient en décupler la majesté noire : la neige. Elle est blanche, même à Gotham. Et la silhouette de Batman se découpant sur son manteau provoque des images inoubliables. Symboliquement, la tache noire évoluant sur l'étendue blanche renvoie à la dualité qui métamorphose Bruce Wayne en justicier des ténèbres. Le justicier, déjà fort d'un bon armement, enrichit également sa panoplie d'une gamme de nouveaux ustensiles : une batwing qui se pose sur l'eau grâce à des skis et un boomerang programmable frappé du logo Batman.

Pour l'heure, Tim Burton attend paisiblement la sortie américaine de **Batman le Défi**. Une attente qui diffère de celle de 1989. *"Une partie de moi pensera toujours que* ***Batman*** *a marché parce que c'est un bon film. Mais, en réalité, il a fonctionné grâce à un phénomène culturel qui avait bien peu de chose à voir avec le film. Je ne crois pas que cela soit possible aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, lorsque je suis sur le plateau de* ***Batman*** *toute la journée, le film devient ma propre réalité. Sortir du studio devient une véritable épreuve psychologique. En fait, sur* ***Batman le Défi****, aller chercher du linge chez le blanchisseur se transformait en expérience traumatisante"*. Tim Burton s'est investi au-delà du raisonnable, en toute liberté, obtenant 100 % de possibilités de manœuvre. Très rare à Hollywood, surtout pour une production de cette envergure. Mais alors que le compte à rebours pour le jour J commence, (le film sort le 19 juin aux Etats-Unis et le 17 juillet en France), Tim Burton refuse d'entendre parler d'un **Batman 3**. Il est évidemment permis d'en douter !

■ **Cyrille GIRAUD** ■





[illegible] :
un look sensiblement différent
pour une névrose sensiblement
développée

GLADIATEURS



■ Le réalisateur Rowdy Herrington entre les deux adversaires. Une récréation au milieu d'un combat riche en surprises ■

En pleine déferlante kickboxing, un film sur la boxe fait office de dinosaure. Comme quoi les fervents du noble art possèdent encore de solides ressources. Boxeur du jour au lendemain, James Marshall explique qu'on peut envoyer ou essuyer des coups sans passer pour un crétin ou jouer le punching-ball...

James Marshall est une forte tête. Il a l'air gentil comme ça, un peu boudeur peut-être, du genre renfrogné et causant quand il faut causer. Mais James Marshall, qu'on aurait pu confondre avec le californien type, excessivement sociable, trop souriant, se situerait quelque part du côté d'un James Dean années 90. En lui confiant le rôle de James Harley, le petit ami de Laura Palmer dans la série ***Twin Peaks*** et le film, David Lynch ne s'y est pas trompé. Moto, blouson noir, boots, langage plutôt imagé, morosité permanente... De quoi faire frémir la belle-mère potentielle. *"Le choix des comédiens de **Twin Peaks** s'est d'abord fait sur photos. Mais les miennes étaient si mauvaises que David Lynch ne m'a pas retenu pour les auditions. J'ai dû insister lourdement pour pouvoir le rencontrer. Et ça a marché. Je me suis teint les cheveux en noirs. Pour David Lynch, j'aurais même accepté le vert !"* Et comme tous les protagonistes de la série bénie des dieux cathodiques, James Marshall acquiert rapidement une certaine renommée. La petite gloire nouvellement sienne ne l'anesthésie pas pour autant et il garde sa tête bien froide lorsqu'il s'agit de parler de la série culte. *"Jouer tout le temps le même rôle sans varier lasse rapidement. David Lynch n'a pas vraiment enrichi les personnages, à part deux ou trois détails. Mais je continue à bien aimer James Hurley. Il est l'un des personnages les plus sains de **Twin Peaks**. Il est plus réel que beaucoup d'autres et ses pieds touchent le sol"*

La première saison de ***Twin Peaks*** bouclée, James Marshall reçoit le script de **Gladiator**. Enfin un premier rôle au cinéma après de petits trucs à la télévision. *"Il faut dire que mon père producteur m'a beaucoup aidé contrairement à ce que raconte ma biographie dans le dossier de presse de **Gladiator**. Au tout début de ma carrière de comédien, je ne trouvais guère de boulot car on ne vous engage que vous si possédez une certaine expérience. Et, bien sûr, sans engagement, aucune expérience possible ! Une histoire de fou. Pendant cinq ans, mon père m'a donc considérablement soutenu"*. Lorsque le script de **Gladiator** lui est remis, James Marshall n'a pas le choix : physiquement, il doit se sculpter le corps, se tailler une stature d'athlète. *"Avant le tournage, je n'avais aucune idée de ce que pouvait être le monde de la boxe. Six mois avant de commencer les prises de vues, je m'y suis sérieusement mis à raison de trois heures et demie par jour. Je faisais du jogging, je sautais à la corde, je frappais dans des sacs de sable... C'était très intense, et en même temps insuffisant pour me permettre de vraiment me battre sur le ring. Avant cet entraînement à la dure, j'étais du genre baladin maigrichon qui grattait une guitare histoire de faire craquer les filles !"* Même Brian Dennehy, dont la bedaine est désormais légendaire, subit un traitement identique. Pour mieux rentrer dans la peau de l'ignoble Horn, il s'impose cinq heures quotidiennes de jogging, de poids et haltères, d'aérobic... Résultat : le comédien perd vingt kilos et fait illusion lorsqu'il flanque une raclée magistrale à son poulain, plus jeune d'une trentaine d'années. *"En fait il est plus complexe de simuler des coups que d'en donner. Il vous faut passer douze à quatorze heures par jour, cinq jours par semaine, pour donner l'impression à l'écran que vous savez vous battre. Ce régime a duré un mois et demi. Il est nécessaire de contrôler tous les mouvements de façon à éviter de donner des coups ou d'en recevoir. Evidemment, quelques uns ont porté, sur le corps surtout. J'ai conservé des bleus longtemps après le tournage. Sans le faire exprès, mon partenaire, Cuba Gooding Jr, m'a envoyé à deux ou trois reprises son poing en plein visage. Mais il n'y a jamais eu de gros bobos"*. Vraiment rien à voir avec un Mickey Rourke en prenant volontairement plein la gueule sur le tournage de **Homeboy**, histoire de faire réaliste, ou avec un Stallone expédié à l'hosto par un Dolph Lundgren trop puissant sur **Rocky IV**. James Marshall s'en tire donc indemne, le nez préservé du syndrome patate écrasée cher aux boxeurs.



■ Horn (Brian Dennehy), le manager diabolique, contraint Lincoln (Cuba Gooding Jr) au combat. Une histoire de fric ■

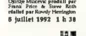
Si dans **Gladiator** on s'en met plein la gueule sur fond de campus déglingué, la morale rachète finalement la violence complaisamment décrite par le réalisateur. *"Contrairement à Rocky, Tommy Riley, mon personnage, n'a aucune envie de se battre. Il y est contraint sous la pression de Pappy Jack et de Horn. Il refuse même de frapper son ami Lincoln sur le ring. C'est la première fois dans l'histoire du cinéma qu'un boxeur émeut en voulant éviter le combat. Généralement, le metteur en scène adopte une position contraire. Ici, le message est positif et **Gladiator** possède donc une dimension morale bien plus forte que celle de **Rocky**. Le problème racial compte également dans le film. Bien sûr, ce n'est ni **Do the Right Thing** ni **Boyz N the Hood**, mais **Gladiator** démonte certains mécanismes qui génèrent la haine entre les communautés"*. Noirs contre Blancs, Noirs contre Latinos, Asiatiques contre Blancs... Toutes les combinaisons de Horn sont bonnes pour réveiller les instincts bestiaux du public et l'amener à surenchérir dans les paris. Mais lorsque le peu loquace Tommy Riley, soudain confronté à la pauvreté des faubourgs de Chicago, lui tient tête, malgré les menaces de représailles sur un papa endetté, la situation bascule. La barbarie savamment dosée par le manager véreux, maître-chanteur à ses heures, trouve un contrepoint moral grâce à son héros, traumatisé par la quasi-mort de son pote cubain Romano et gonflé à bloc par l'envie d'envoyer Lincoln bouffer les pissenlits par la racine... Une histoire simple comme les apprécie le réalisateur Rowdy Herrington, cinéaste qui en est à son deuxième round cinématographique après les manchettes assassines de Patrick Swayze, le videur de **Roadhouse**. *"Rowdy Herrington est un réalisateur très organisé, qui contrôle tout. Exactement l'homme qu'il faut pour un film aussi commercial que **Gladiator**. Cela me change de David Lynch qui reste très abstrait dans ses directives, qui improvise tout en suivant le scénario"*.

Satisfait de l'expérience **Gladiator**, James Marshall souhaite désormais passer à autre chose. *"**Gladiator** était un défi physique pour moi, bien que je n'aime pas particulièrement me battre. Je ne suis même pas un vrai fan de boxe et je n'ai guère envie de me voir catalogué dans ce type de rôle. Ce sera à moi de dire non si un autre film de ce genre se présente. En espérant que je ne serai pas obligé d'accepter pour cause de factures impayées !"* **Gladiator** en aurait-il réglé quelques unes, des factures ?... *"J'attends que les producteurs me proposent de bonnes histoires, des personnages qui mettent la barre très haut. Comme le Lee Harvey Oswald qu'incarne Gary Oldman dans JFK ou la plupart des rôles de Robert de Niro. Ces deux comédiens se remettent constamment en question. Ils se lancent des défis à eux-même. J'aime ça"*. James Marshall ne rêve donc pas d'une carrière musclée à la Van Damme. N'en déplaise aux bataillons de minettes qui se pâment déjà à l'idée de le revoir en short, saignant à point, sous les huées de la foule en délire.

Marc TOULLEC

Columbia/Tri-Star présente James Marshall & Brian Dennehy dans une production Price Entertainment/Steve Roth Productions *GLADIATOR* (USA - 1991) avec Cuba Gooding Jr. Robert Loggia. Ossie Davis. Jon Seda. Cara Buono photographie de Tak Fujimoto musique de Brad Fiedel scénario de Lyle Kessler, Robert Mark Kamen & Djordje Milicevic produit par Frank Price & Steve Roth réalisé par Rowdy Herrington

6 juillet 1992 1 h 38



Tommy Riley (James Marshall), un boxeur de circonstance au direct convaincant.

CANNES 92 :



L'affiche de C'est Arrivé près de chez Vous, film-symbole d'un festival rentre-dedans

LA FIEVRE DANS LE SANG

L'édition 92 du Festival de Cannes vient de frapper fort dans les roubignoles du pontifiant ordre moral. Pendant que les jurés piquaient un gentil roupillon aux films qu'ils allaient plus tard récompenser dans l'indifférence générale, un mini-festival tendance hard s'organisait. Au programme : sexe, violence, défonce et provocation. Evidemment, nous ne pouvions passer à côté de l'événement : il y a déjà trop longtemps que nous attendons du festival la reconnaissance du cinéma en tant que mode d'expression fiévreux, adulte et brutal. Les six films suivants n'étaient donc pas dans le "Petit Cannes" - un Marché du Film à l'agonie, mais bel et bien dans le "Grand Cannes" - compétition officielle et sections parallèles. Chapeau les sélectionneurs, d'avoir ainsi fait l'impasse sur les préjugés pour oser présenter ce qui d'évidence, lois genres confondus nous apparaît comme le top de la production actuelle. Une initiative qui valait bien un palmarès, très spécial il va s'en dire. Le voici

Prime d'Ordure C'EST ARRIVE PRES DE CHEZ VOUS de Rémy Belvaux, André Bonzel et Benoît Poelvoorde

Le monde s'est assez foutu des Belges comme ça pour qu'un jour on ne sente pas le retour de bâton. Voilà qui est fait. **C'est Arrivé près de chez Vous** est le film le plus drôle de la décennie. C'est aussi le plus méchant : on y tue aussi bien des enfants que des vieillards en plan séquence et on y déculotte un macchabée Noir pour vérifier si la légende dit vrai au niveau des dimensions !

Faux reportage sur la vie quotidienne de Ben un serial killer s'intéressant aux petits pécules des petites gens, le film du trio à majorité belge (André est français et timide) est bien plus qu'une atteinte gratuite à l'intégrité de l'office catholique. En collant aux basques de ce personnage de fiction, les zôteurs n'oublient pas l'essentiel : lui donner un souffle réel, une vie cohérente régie par des choix, un mode de pensée logique. Et Benoît Poelvoorde, à mourir de rire dans le rôle de Ben le killer, de philosopher sur l'architecture prolétarienne, la difficulté des rapports amoureux ou la beauté poétique des pigeons. Le portrait est précis, sans bavure, et cerne assez miraculeusement la connerie humaine dans ce qu'elle a à la fois de touchante et d'abjecte. Ne voir qu'un film culte dans **C'est Arrivé près de chez Vous** revient donc à passer à côté d'un monument de subtilité. Ils sont très forts, ces Belges !

Prix de la Mise en Bière RESERVOIR DOGS de Quentin Tarantino

Un premier film exceptionnel qui ressemble déjà à un futur classique. Des malfrats totalement étrangers les uns aux autres sont recrutés par un gentil organisateur pour le casse d'une bijouterie. L'affaire tourne mal, les flics sont au rendez-vous, le sang coule et les survivants se retrouvent dans un hangar cherchant la taupe qui a bien pu les donner à la police.

Cinéphile haut de gamme nourri aux Comics, Quentin Tarantino fait table rase sur le thriller, déstructure le récit, enchaîne les scènes de dialogue comme autant de morceaux d'anthologie. Le talent à l'état pur crève également l'écran lors d'une scène de torture panoquante où le destin d'un flic ... gé sur une chaise échoue entre les mains d'un psychopathe adepte de la mort lente. Tourné à 100% ou presque en intérieur, mariant une mise en scène très théâtrale à un cinémascope éblouissant, **Reservoir Dogs** renvoie le film de genre à une année zéro pleine d'espoir

Prix Spécial Glauque du Jury BENNY'S VIDEO de Michael Haneke

En provenance d'Autriche, **Benny's Video** a du mal à se hausser au niveau de ses méchants compères. Pourtant, le début du film attire l'attention du cinéphile à l'affût de la première gerbe venue. Le jeune Benny cultive une passion sans borne pour la télévision et la vidéo. Intoxiqué, il regarde tout, enregistre tout, filme tout. La vision d'un cochon abattu par un pistolet à air comprimé lui donne l'idée d'expérimenter l'engin sur sa petite copine et d'imprimer la scène sur de la bande magnétique. Un bruit sourd, et la gamine gît sur le sol. Un acte de curiosité malsaine dont le garçon doit désormais assumer la responsabilité

Avec un temps de retard, Michael Haneke dénonce les effets nocifs de l'image violente et télévisée sur la jeunesse. Très glauque, son film vaut bien un long discours

Mention Très Spéciale SANS REMISSION de Edward James Olmos

Sans Rémission, c'est un peu **Boyz N the Barrio**. Les membres de la communauté latine, comme ceux de la communauté noire, rencontrent les pires difficultés pour mener une vie positive. Edward James Olmos interprète Santana, petit chef de gang qui se retrouve à 18 ans derrière les barreaux. De sa geôle, progressivement, en appliquant ses propres principes, il devient une sorte de parrain détenant le monopole de la drogue. Libéré à 40 ans, Santana découvre un univers extra-carcéral auquel il ne peut s'adapter

Rares sont les films de gros studios américains qui refusent autant le compromis. **Sans Rémission**, première incursion de l'acteur Edward James Olmos derrière la caméra, relie le côté héréditaire de la violence des gangs, transmise de génération en génération, à ses origines politiques. Le film est aussi brutal dans sa mise en scène que dans son propos, en montrant la prison comme le seul lieu où Santana puisse goûter aux plaisirs d'une certaine organisation sociale. Dur

Prix de la Déjante Féminine Sheryl Lee dans TWIN PEAKS de David Lynch

David Lynch l'avoue : il a en partie accepté de tourner **Twin Peaks** pour exploiter les talents de Sheryl Lee. Bien vu. Celle qui se contentait de jouer les cadavres plastifiés dans la série donne ici vie à Laura Palmer, cette lycéenne trop "femme" pour son âge qui attire sur elle le regard incestueux de son père. D'une impudeur totale, la jeune actrice remue de sa croix dans les toilettes, s'adonne au sombre jeu de la séduction, simule le ... d'une ... devant un cadavre, ou décompresse dans des flots de larmes. Que David Lynch se détache un moment de Sheryl Lee et c'est tout le film qui s'effondre. Comme la Sharon Stone de **Basic Instinct**, autre film méchant du festival, Sheryl Lee a prouvé qu'elle pouvait en remontrer à la gente masculine quand il s'agissait de dépasser les bornes de la normalité

Prix de la Défonce Masculine Harvey Keitel dans THE BAD LIEUTENANT de Abel Ferrara

Déjà à l'honneur dans **Reservoir Dogs**, Harvey Keitel porte ici toute la détresse du film sur ses épaules. Lieutenant de police accro aux drogues les plus dures et joueur invétéré, il enquête sur le viol d'une nonne. Une enquête en forme de descente aux enfers ponctuée de scènes qui repoussent les limites de la complaisance. Il faut voir Harvey Keitel, menaçant dans leur voiture deux jeunes filles sans permis de conduire, demandant à l'une de montrer son cul, à l'autre de mimer une pipe, et se masturbant contre la portière. Il faut voir Harvey Keitel disjoncté, attendant que Zoe Lund lui fixe sa dose d'héroïne. Il faut voir Harvey Keitel, à quatre pattes, se traînant dans l'allée de l'église vers un Christ ressuscité pour lui embrasser le pied. Il faut voir Harvey Keitel, pleurant, criant, abandonnant sa seule chance de survie dans un bus

Il faut voir tout **Bad Lieutenant**, parce que Harvey Keitel y apparaît dans toutes les scènes sauf une, parce que Abel Ferrara vient d'élever son cinéma à un niveau vertigineux, parce que le film dérange au moins autant qu'il émeut, parce que les chefs-d'oeuvre absolus se font de plus en plus rares

■ Vincent GUIGNEBERT ■



■ Laura Palmer (Sheryl Lee) & Dale Cooper (Kyle McLachlan) en visite dans le Royaume des Esprits ■

twin peaks

entretien

DAVID LYNCH

L'un des événements contestés du Festival de Cannes. *Twin Peaks*, la série télé, devient un film produit par Francis Bouygues. Et David Lynch, le roi de l'impalpable, tient des propos aussi nébuleux que peuvent être ses films. Seul pour lui compte le côté mystérieux des choses qui échappent au vocabulaire...

Avez-vous pensé aux inconditionnels de la série en écrivant le film ?

Twin Peaks, le film, a été conçu, à l'origine, pour les fans du feuilleton. Mais j'ai toujours eu en tête cette question : "Quelqu'un qui ne connaît rien de la série pourra-t-il apprécier la version cinéma ?" Aujourd'hui, je pense franchement que le fait de ne pas avoir vu la série n'empêche pas d'aimer et de comprendre le film. Le mystère du film est même plus grand pour celui qui ne connaît pas la série. De plus, je ne suis pas certain que les fans de la série aient tout compris.

Comment expliquez-vous le phénomène lié au succès de Twin Peaks, la série ?

Je ne l'explique pas. Elle a dû toucher certains imaginaires. Les gens voulaient savoir ce qui se passe réellement dans une petite ville paisible comme il y en a tant dans les feuilletons. Ils étaient aussi tenus par le mystère de la mort de Laura Palmer, un truc classique. Dès que nous avons révélé l'identité du meurtrier, l'audience a d'ailleurs commencé à décliner. Et la deuxième saison n'était peut-être pas aussi bonne que la première. De plus, *Twin Peaks* passait le samedi soir à la télévision, la pire des soirées pour l'audimat. Les gens font la fête à ce moment-là. Et, fatalement, la série s'est arrêtée. Mais si elle avait continué, jamais nous n'aurions tourné ce film, alors.
Partout dans le monde, la série a cartonné. Aux Etats-Unis, en Espagne, au Japon, en Allemagne, en Italie. Partout, sauf en France ! Je crois savoir que vous autres Français partez souvent en vacances. Impossible dans ce cas de suivre la série dans toute sa continuité. Vous étiez tous sur la plage !

Honnêtement, comprenez-vous l'intégralité de votre film, qui est souvent très ésotérique ?

Oui à 100 %. Je le comprends de mon point de vue. Mais deux personnes regardant le même film auront deux opinions différentes dessus. Lorsque vous faites quelque chose, vous devez avoir une parfaite compréhension de votre acte. C'est obligatoire.

Vos idées semblent parfois si intangibles.

Oui, ça peut arriver. Il y a cependant une bonne raison derrière chaque image, même si cela ne tient qu'à la simple impression d'agir dans le bon sens. Vous pouvez, pendant des heures, donner votre propre interprétation de ce que mes films peuvent vouloir dire, mais cela ne vaut pas le coup car mon inspiration provient souvent d'une sensation. Faire un film, pour moi, c'est une affaire d'action et de réaction. Ma réalisation est assez intuitive, et quand je sens que quelque chose est bon pour moi, je pense qu'il le sera aussi pour le public.

Le mystère vous attire-t-il particulièrement ?

Complètement. Il y a tant de choses dans la vie que nous ne connaissons pas. C'est pour cette raison que j'aime les détectives. Ils sont là pour découvrir ce qui se passe. Mais mon travail de cinéaste n'est pas de résou-

dre les énigmes. Je crois en certaines choses, je vois certaines choses, et j'essaie de les transposer à l'écran. En étant sincère, on peut atteindre les gens. Je ne sais toutefois jamais ce que les autres vont penser de mes films. Je les tourne pour moi-même et je croise ensuite les doigts pour qu'ils touchent le public.

Les portes paraissent vous intriguer, dans *Twin Peaks*, et ailleurs.

J'aime les portes, les ouvertures. J'aime savoir ce qui se cache derrière. J'aime surtout imaginer ce que les portes dissimulent. J'aime la peur qu'elles inspirent avant leur ouverture.

Dans *Twin Peaks*, vous annoncez froidement que la moitié des jeunes américains se droguent...

C'est une blague ! Si vous ne voulez pas heurter les sensibilités, vous êtes réduit à tourner des films sur la couture. Et encore ! L'important est de respecter un équilibre. On vit tous des expériences difficiles dans l'existence et aller voir un film au cinéma revient un peu à marcher dans un rêve. La drogue est un problème qui m'inquiète et qui me concerne.

La violence compte beaucoup dans *Twin Peaks*. Vous culpabilisez ?

Il est dangereux d'attaquer un film pour sa violence alors qu'il faudrait attaquer tout ce qui la provoque. Le cinéma reste l'endroit le plus sûr pour l'expérimenter. La violence a une part importante dans la majorité des histoires fantastiques. Je crois en des films forts et je ne m'excuse pas un seul instant d'avoir mis en scène la violence dans mes films. L'important, c'est l'équilibre.

Pourquoi avoir si fortement orienté *Twin Peaks* sur le personnage de Laura Palmer ?

Au départ, Sheryl Lee, l'actrice qui joue Laura Palmer, a été simplement engagée pour incarner une fille morte allongée sur la plage. Plus tard, j'ai constaté qu'elle était une comédienne incroyable. Elle fait dans le film des choses extraordinaires. Je n'ai pas vu énormément de gens qui arrivaient à rentrer à ce point dans la peau de leur personnage. Donc, si **Twin Peaks** le film existe, c'est autant pour montrer les événements d'avant la série que pour exploiter les dons de Sheryl Lee.

Un personnage comme les affectionne David Lynch : tordu, haut en couleurs, et mystérieux

Kyle McLachlan a failli vous faire défaut pour le film. Pourquoi donc ?

Il est dur pour un acteur de retrouver un personnage que tout le monde connaît bien. Et il est encore plus dur de faire autre chose par la suite, une fois que vous êtes bien catalogué. Après 32 heures de télévision dans la peau de l'agent Dale Cooper, Kyle en a eu assez. Il m'a donc été très difficile de le convaincre, au moins autant que pour **Blue Velvet** ! Il n'est jamais aisé pour un comédien de prendre une décision qui vous engage pour longtemps. Après **Twin Peaks**, Kyle a réalisé qu'il pouvait orienter sa carrière comme il le souhaitait. Reprendre le rôle de Dale Cooper constituait donc un risque pour lui.

Vous êtes vraiment très attaché à Twin Peaks...

J'aime son atmosphère, ses habitants, les possibilités d'intrigues que le lieu inspire. Il se passe quelque chose de magique à Twin Peaks. Cela m'inspire.

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** & **Bérénice BALTA** ■

Lire critique page 36

benny's vidéo

entretien

MICHAEL HANEKE

Froid, clinique, Benny's Vidéo devrait terrifier ceux qui squattent leur télévision, qui ne vivent que pour les images diffusées. A ce point dévoré par la fiction, le jeune Benny tue une copine de la même façon qu'un boucher, vu à la télé, abat un cochon. Désormais, le cauchemar ne se vit plus par procuration. Pourfendeur des valeurs artificielles de nos sociétés, du conformisme bourgeois, l'Autrichien Michael Haneke dénonce...

Connaissez-vous personnellement des adolescents téléphages aussi voraces que Benny ?

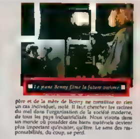
Oui, beaucoup d'adolescents dans mon entourage sont perturbés par la télévision. Dès leur plus jeune âge, ils regardent la télévision, et plus particulièrement en Allemagne, une série américaine, *K 2000*, avec une voiture qui parle, une série violente, diffusée juste avant les informations du soir. Il est évidemment facile d'incriminer uniquement les programmes venant des Etats-Unis, mais le problème est beaucoup plus complexe. En fait, c'est la perception de la réalité des enfants qui change. La violence des fictions se retrouve au même plan que la violence des informations. Ils ne font plus la différence.

Comment expliquez-vous le fait que cette violence fascine plus qu'elle ne révolte ?

Pour expliquer ce processus, il faut remonter aux jeux du cirque de la Rome antique. Les gens se déplaçaient par milliers pour assister à des spectacles sanglants montrant des malheureux dévorés par des fauves. Pourquoi ? On peut assister à ces monstruosités sans porter la moindre responsabilité. Cette violence est thérapeutique ; elle permet de libérer certaines pulsions sans avoir à les vivre à en porter la responsabilité juridique. Aujourd'hui, les parents n'aident absolument pas les enfants à distinguer le réel et la fiction. Pour les gosses, entre faire semblant de tirer et tirer réellement sur quelqu'un, la frontière n'existe pas. La médiatisation outrancière des années 80/90 participe encore à perturber davantage. Récemment, la retransmission de la Guerre du Golfe à la télévision fut un spectacle pur pour des millions de gens. Des milliers de personnes mouraient vraiment, mais cela demeurait un show. Rien de plus. Cette réalité est un divertissement.

Dans votre film, les parents sont donc responsables de l'état de Benny...

Oui, évidemment, mais ils ne sont pas les seuls. Les parents symbolisent en fait un climat de froideur inhérent à toute la société. L'exemple du



Le jeune Benny filme la future victime

père et de la mère de Benny ne constitue en rien un cas individuel, isolé. Il faut chercher les racines du mal dans l'organisation de la société moderne, de tous les pays industrialisés. Nous vivons dans un monde où posséder des biens matériels devient plus important qu'exister, qu'être. Le sens des responsabilités, du coup, se perd.

Vous décrivez dans *Benny's Vidéo* un meurtre particulièrement abominable. Ne craignez-vous pas qu'il engendre une certaine fascination ?

C'est la dernière chose qu'on puisse me reprocher. A l'opposé du cinéma américain, du cinéma de divertissement qui déresponsabilise le spectateur, je suis en quête d'une esthétique qui rende responsable le spectateur de ce qui est montré à l'écran. Pour cette raison, la violence dans mes films se perçoit comme quelque chose d'absolument insupportable. Il est impossible d'y prendre plaisir, d'y prendre goût.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC ■



Edward James Olmos est Santana : il ne connaît de la vie que les gangs et la prison

sans rémission

entretien

EDWARD JAMES OLMOS

Los Angeles est un enfer, une zone de combat, le creuset de toutes les haines, de toutes les violences... Le cinéma ne cesse de le dire, de le montrer. Et en explique rarement les raisons, tout heureux qu'il est de souffler sur les braises pour attiser le feu. Comédien popularisé par *Deux Flics à Miami*, Edward James Olmos se sert décidément de la caméra comme d'une arme. De persuasion...

Pendant les récentes émeutes de Los Angeles, vous êtes intervenu à la télévision...

Ce n'est un secret pour personne les Etats-Unis connaissent de très gros problèmes. Les tensions raciales, les injustices économiques, l'absence d'éducation Cela devait exploser Cinquante-neuf personnes sont mortes jusqu'ici J'ai ressenti une immense douleur en voyant ces images à la télévision Le deuxième jour d'émeute, j'ai essayé de rentrer dans ma communauté pour leur expliquer que la violence ne pourrait pas arranger les choses Ce soir-là, un gamin a été abattu juste devant ma voiture, d'une balle dans la tête J'ai dû freiner brusquement pour ne pas l'écraser Lorsque je suis sorti lui porter secours, il était déjà trop tard. Dès lors, je me suis mis à faire le plus de plateaux télé possible pour tenter de calmer les gens. J'étais à la fois en colère et attristé de subir un tel spectacle

Dans *Sans Rémission*, vous vous attribuez le rôle de Santana, un gangster sans grande moralité. Quel jugement portez-vous sur lui ?

La question n'est pas d'aimer ou de détester Santana. Je le trouve pathétique lorsqu'il se rend compte en sortant de prison qu'il n'a jamais vraiment eu sa chance dans la vie, qu'il n'a, par exemple, jamais mis les pieds sur une plage étant gosse. En fait, quand il est incarcéré, Santana ne connaît rien du monde parce qu'il n'a jamais franchi les frontières de sa communauté. Il passe donc directement de sa communauté aux geôles de la prison,



Santana et son fidèle bras droit J.D. (William Forsythe)

un univers encore plus restreint. Dix-huit ans plus tard, quand il sort, tout autour de lui exhale un sentiment de claustrophobie. Santana joue également les machos pour dissimuler son manque de confiance. Il faut vraiment se sentir constamment en insécurité pour exposer ainsi sa puissance. Le machisme, c'est une preuve d'insécurité totale, c'est la peur des autres.
Je n'apprécie guère les hommes comme Santana tout en reconnaissant qu'il n'a pas eu l'opportunité de devenir quelqu'un d'autre. Je pense que **Sans Rémission** permet aux spectateurs de prendre conscience d'une existence qu'ils n'auraient jamais rencontrée autrement. Dans le film, je ne dicte jamais les sentiments du public vis-à-vis des personnages. Je le laisse juste partager cette portion de vie et il peut en extraire ce qui lui semble intéressant. Cette façon d'agir correspond davantage à une mentalité européenne qu'américaine.



■ Une micro-mafia qui a élu domicile dans une prison ■

Il reste à Santana quelques valeurs, non ?

Il possède des règles de conduite qui lui sont propres. Santana a surtout le *pouvoir*. C'est ce qui tisse tous les liens entre lui et ses amis. A côté de ça, il ne connaît presque rien de la vie. A quarante ans, il ne sait pas conduire une voiture. Son manque d'expérience lui confère une certaine innocence.

Votre film détonne dans la production américaine actuelle. Aucune concession commerciale, une violence concrète...

Il m'a fallu dix-huit ans pour produire **Sans Rémission**. J'ai entendu parler de la vie de Santana en 1973 et en 1974 je travaillais sur la toute première version du scénario. En 1977, j'étais à deux doigts de parvenir à monter le projet. Ce n'est qu'en 1989 que **Sans Rémission** a enfin pu prendre forme. Pendant tout ce temps, le scénario a connu d'importantes modifications. Les premières versions du script étaient plus romancées, plus dans la tradition du **Parrain**. Tourné tel quel, **Sans Rémission** aurait été radicalement différent. La métamorphose est venue du fait que je ne voulais surtout pas d'une violence romantique. Vous dépassez les bornes lorsque vous commencez à enjoliver la violence, à la glorifier, à la manipuler pour créer un effet à l'écran. Dans le film, lorsque l'un des protagonistes meurt d'un couteau introduit dans le rectum après avoir été violé, ce n'est ni plus ni moins que la réalité quotidienne des prisons. Il s'agit là du châtiment habituel.

Quelles sont les lois qui régissent le gang de Santana ?

Elles sont très simples : rien dans la vie ne compte plus que le gang, le groupe. Même pas la famille puisque ces hommes sont capables de tuer leur propre frère. Dans un gang comme celui-ci, le moindre signe de faiblesse vous tuera. C'est finalement ce qui arrive à Santana et au gamin, Puppet. Cette micro-société est très dure. Je ne vois pas pourquoi des hommes décident d'en faire partie. **Sans Rémission** est là pour observer le comportement très étrange de ses gens.

Que diriez-vous à un chef de gang s'il se tenait devant vous ?

Ce que j'ai toujours dit et que je redirai toujours : *"La règle oeil pour oeil donne deux aveugles"*. Ce qui est arrivé à Los Angeles dernièrement a pris des années à se manifester et il faudrait des années pour guérir le mal. La violence semble être la seule façon d'attirer l'attention du gouvernement. La société américaine produit des enfants qui n'hésitent plus à tuer d'autres enfant. Los Angeles est l'unique lieu de la planète où on sème la mort sans raison. Les difficultés économiques, l'absence de valeurs familiales, la drogue, la vente libre des armes, la carence de spiritualité, l'affairisme des politiciens... C'est ici qu'il faut chercher la raison de l'existence de gangs composés essentiellement de jeunes. Dans **Sans Rémission**, un gamin tenant un flingue demande à un autre plus âgé sur qui il doit tirer. La réponse est sans appel : *"ça n'a pas d'importance"*.

Le fait d'avoir tourné dans une vraie prison au milieu des détenus, en recrutant des gangs pour la figuration, vous a-t-il directement confronté à la violence ?

La violence est partout à Los Angeles. Un des conseillers techniques du film a été assassiné il y a trois jours. Un meurtre très brutal, devant sa maison, alors qu'elle se rendait à l'enterrement de sa propre mère. Elle était l'un des membres les plus influents de la communauté latinos de Los Angeles. Deux membres de sa famille sont encore dans les gangs. Elle m'a aidé à monter **Sans Rémission** de la même façon qu'elle a aidé des milliers d'enfants à s'en sortir. Cet assassinat sans fondement a anéanti toute son oeuvre, le pourquoi de son combat. **Sans Rémission** est là pour qu'on se souvienne d'elle, pour que sa mort ne soit pas inutile.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Didier ALLOUCH ■

■ Brutal, rapide, imparable : le meurtre tel qu'il se pratique dans les prisons américaines ■

Lire critique page 36.



Mr. Pink (Steve Buscemi) et Mr. White (Harvey Keitel) : des complices en pleine scéance d'interrogatoire

reservoir dogs

entretien

QUENTIN TARANTINO

Sans expérience aucune, sinon celle de petit acteur de télévision, Quentin Tarantino affirme du jour au lendemain un style, un ton, une technicité digne des plus grands, un goût pour le verbe, le dialogue vif et percutant. Fils spirituel des grands du roman policier, Tarantino perpétue une tradition sans jouer les héritiers serviles...

Reservoir Dogs a dû naître dans la douleur. Une telle rigueur, une telle maîtrise pour un premier film, c'est très rare...

J'ai trimballé l'idée du film pendant six ans, sans jamais mettre un mot sur le papier. En ce moment, j'ai une douzaine d'idées en tête, mais j'attends qu'elles mûrissent pour écrire les scripts. Lorsque les histoires arrivent à maturité, la rédaction du scénario se fait automatiquement. Le point de départ de **Reservoir Dogs** vient simplement du fait que j'aime le thriller, le polar à l'ancienne. On n'en voit plus depuis quelques années, il a donc fallu que quelqu'un s'y remette. Sur la première page du scénario, j'ai écrit "*Ce film est dédié à Jean-Pierre Melville, Jean-Luc Godard et Roger Corman*". J'aime particulièrement Roger Corman pour ces films de gangsters tournés rapidement dans quelques décors seulement. Ils avaient surtout pour moteur des acteurs formidables et d'excellents dialogues. Selon moi, son **Rock all Night** est une version rock'n roll et hystérique, de **La Maison des Otages** de William Wyler. **Rock all Night** est l'un de mes films préférés. **Mitraillette Kelly** avec Charles Bronson est fantastique lui-aussi. Le roman policier influence également **Reservoir Dogs**, dont la structure renvoie aux livres de William Irish et de Richard Stark.

Une structure très puzzle qui comprend de nombreux flashes-back...

Ce n'est pas si compliqué à écrire. Le plus dur est encore de coller les morceaux ensemble. Pour utiliser une telle structure narrative, il faut avoir une raison. Ce choix doit mieux faire fonctionner l'histoire, la rendre plus claire qu'un script classique. Sinon, la confusion est totale. Je pense que **Reservoir Dogs** marche bien mieux en tenant le raisonnement suivant : "on répondra à la première question plus tard". Un peu comme le faisait Sergio Leone dans **Il Était une Fois en Amérique**. On revient souvent dans le passé pour expliquer la situation présente. C'est très littéraire. Chacun de mes personnages possède donc son chapitre et, à chaque chapitre, je reviens en arrière pour le présenter plus amplement au sein de la situation. Les noms des protagonistes sont ainsi autant de titres de chapitre.

Rien à voir donc avec la narration très simple, pour ne pas dire simpliste, de la plupart des films américains actuels...

Producteurs, réalisateurs et scénaristes, lorsqu'ils adaptent un roman, jettent aussitôt ce qu'il y a de plus cinématographique : la structure romanesque. C'est dingue !

On est en train de parler de *Reservoir Dogs* comme d'un film violent. Qu'en pensez-vous ?

Reservoir Dogs est un film violent, certes, mais pas autant qu'on le dit. Certains en parlent comme s'il s'agissait du film le plus sanglant jamais réalisé. C'est faux. L'an dernier, le Festival de Cannes programmait **A Rage in Harlem** qui est bien plus corsé que **Reservoir Dogs**.

Oui, mais la violence de *A Rage in Harlem* se rapproche de celle, surréaliste, du dessin animé, alors que celle de *Reservoir Dogs*...

Oui, mais le sang n'en reste pas moins visible à l'écran ! Dans **Reservoir Dogs**, il n'y a rien d'autre à voir que le sang dans lequel baigne un Tim Roth agonisant. C'est seulement une question de crédibilité. Vous ne pouvez pas filmer un personnage blessé à l'estomac sans montrer une seule goutte d'hémoglobine. Dans certains films, quand un type est atteint au ventre, on ne voit qu'un petit trou dans son tee-shirt ! Je tiens au réalisme, tout en me foutant de passer pour quelqu'un qui se complaît dans l'horreur. De plus, **Reservoir Dogs** est, d'une certaine manière, une comédie. Je ne blague pas. J'aborde le sujet sérieusement, mais les dialogues font sourire. Imaginez une scène où un type boit un verre dans un bar. A côté, un autre consommateur se lève et tabasse un troisième type sans raison apparente. La violence vient de nulle part. Elle choque, elle dérange. Avec **Reservoir Dogs**, j'ai essayé de transmettre ce sentiment. En fait, je suis quelqu'un qui aime se marrer. Après avoir provoqué le rire, brusquement, j'envoie au public une séquence forte, dure, qui l'électrise. J'aime ça.

Difficile pourtant de se bidonner quand vous montrez un bonhomme ligoté sur une chaise se faire couper une oreille au rasoir...

C'est ma séquence préférée. Sa force ne vient absolument pas de l'aspect gore des images. D'ailleurs, on ne voit presque rien. Cela n'interdit absolument pas l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. Cette violence est proche de celle de Roman Polanski, éprouvante mais jamais complaisante. En fait, cette scène est plus musicale que sanglante. J'aime l'équilibre ironique qui s'établit entre la rudesse de ce qui se passe et le fond musical très cool. Même si vous êtes affrayé par le tortionnaire Michael Madsen, vous ne pouvez que prendre un grand plaisir à le voir évoluer, danser presque, au rythme de la musique. On s'éclate !



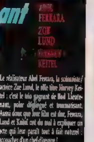
■ *Mr. Blonde (Michael Madsen) : le plus sauvage de tous* ■

Le titre *Reservoir Dogs* pourrait se traduire par *Le Chenil*. Considérez-vous vraiment vos protagonistes comme des chiens ?

Ils en ont les attitudes et certaines caractéristiques. Ils peuvent se montrer vicieux et méchants autant qu'adorables et doux. **Reservoir Dogs** n'essaie pas de faciliter les choses. Je ne veux pas que le public déteste d'emblée ces types. Je veux qu'il se sente concerné. La plupart des films américains actuels tentent à tout prix de rendre leurs personnages sympathiques. C'est idiot. Tant de grands romans, de grands livres sont consacrés à des ordures. Et Hollywood s'évertue à tout voir en rose. Les protagonistes de mon film sont parfois racistes, sexistes, même si c'est davantage une attitude qu'ils adoptent que leur vraie personnalité. Ils tuent, mais ils considèrent cela comme du boulot. Je tiens à ce que le public se rende compte de leurs défauts, de leurs tares, tout en continuant de les aimer.

■ Propos recueillis par Marc **TOULLEC** et traduits par Didier **ALLOUCH** ■

the bad lieutenant



Le réalisateur Abel Ferrara, la scénariste/actrice Zoe Lund, le rôle titre Harvey Keitel : c'est le trio gagnant de Bad Lieutenant, polar déglingué et traumatisant. Aussi doux que leur film est dur, Ferrara, Lund et Keitel ont du mal à expliquer un acte qui leur paraît tout à fait naturel : accoucher d'un chef-d'œuvre !

Zoe et Abel, avez-vous écrit le script ensemble ou avez-vous travaillé chacun de votre côté ?

Zoe Lund : Abel voulait faire un film basé sur le viol d'une nonne, du point de vue d'un personnage unique. Il est venu me voir avec cette idée. Nous avons discuté, et le viol est vite devenu un ressort de l'intrigue, et non plus le thème central. J'ai ensuite rencontré Abel de nombreuses fois pour développer le scénario. Malgré ce que vous pouvez penser, nous nous sommes bien amusés à écrire Bad Lieutenant.

Harvey Keitel, pourquoi pensez-vous que les réalisateurs vous choisissent pour des rôles de dur, comme le flic de *Bad Lieutenant* ?

Harvey Keitel : Vous feriez mieux de demander cela à mon agent... Je n'ai pas de réponse à cette question... Abel peut répondre mieux que moi puisque c'est lui qui m'a choisi... Peut-être même que vous, journalistes, pourriez répondre plus facilement que moi...

Z.L. : Harvey a un côté sensible et vulnérable qu'on remarque immédiatement. Par exemple, c'est un homme que l'on croit parfaitement capable d'être ému par le viol d'une nonne. Il a l'air dur comme ça, mais sous sa carapace, on sent un être sensible.

Zoe, avez-vous suivi un quelconque avis de l'église catholique pour la confession de la nonne ?

Z.L. : Non, je me suis simplement mise dans la position de quelqu'un de profondément catholique, dans le bon sens du terme, pour traduire l'émotion de la sœur.

Dans *Bad Lieutenant*, vous semblez vouloir dire que l'Eglise se situe au-delà des lois, donc de l'Etat...

Z.L. : A la fin de sa confession, la sœur dit : *"Je n'ai jamais prié aussi intensément que pour ces deux garçons qui m'ont violée"*. Le flic comprend alors que le pardon se présente à lui comme une planche de salut, et il donne sa vie à ces deux pécheurs. Il est ici question de rédemption spirituelle et non de l'Eglise en tant que pouvoir dominant l'Etat.

Abel, existe-t-il une relation entre *King of New York* et *Bad Lieutenant* ?

A.F. : C'est difficile pour moi de vous répondre. Je crois simplement que **Bad Lieutenant** résulte de l'évolution normale d'un réalisateur qui se dirige vers des sujets qui lui paraissent meilleurs.



■ *Un flic à la dérive (Harvey Keitel) sur le chemin de la rédemption* ■

Arriveriez-vous à me résumer simplement le film ?

Z.L. : Hum... C'est l'histoire d'une descente aux enfers, d'un type qui veut voir jusqu'où il peut aller dans la décadence, d'un type qui est entraîné par un mauvais courant, qui franchit les limites pour découvrir qu'il existe en fait une possibilité de choix final et qu'il faut faire face à ce choix. **Bad Lieutenant** montre aussi qu'il faut avoir confiance dans la sainteté de l'être humain.

Abel, quel est la raison qui vous a poussé à tourner ce film ?

A.F. : **Bad Lieutenant** est né d'une colère, celle du personnage, et donc de la mienne. C'est très délicat de regarder autour de nous, de fixer ce qui nous agresse, ce qui nous gêne. Aussi longtemps que je fermerai les yeux devant la réalité, je ne pourrai prévenir ma fille que des difficultés l'attendent dans la vie. **Bad Lieutenant** tient donc de l'avertissement...

■ Propos extraits de la conférence de presse rapportés par Didier **ALLOUCH** & Vincent **GUIGNEBERT** ■



■ *Benoit Poelvoorde est Ben, un serial killer mélomane, boxeur, poète et amateur de moules-frites !* ■

c'est arrivé près de chez vous

entretien

BENOIT POELVOORDE

Ils sont trois, Rémy Belvaux, André Bonzel et Benoît Poelvoorde, trois Belges coupables du film le plus délicieusement monstrueux présenté à Cannes, trois à avoir osé transgresser certaines règles de bonne conduite cinématographique. Les Trois Mousquetaires du meurtre rigolard qui donne la chair de poule et dégourdit les zygomatiques. Doublement coupable pour avoir également incarné le serial killer Ben, Benoît Poelvoorde explique que les tueurs n'atteignent pas forcément des sommets d'intelligence...

Il faut être totalement siphonné pour pondre un film pareil, non ?

Oui, on aime rire de tout. Plus les tabous sont énormes, plus les attaques contre eux deviennent comiques. Mais **C'est Arrivé près de chez Vous** ne choque pas pour le plaisir de choquer. Nous aurions pu montrer un type envoyant des coups de pied à une femme enceinte avec le gosse sortant progressivement du ventre ! En fait, nous ne sommes pas allés chercher bien loin les forfaits de Ben, notre tueur adoré. Il suffit de lire les faits divers dans les journaux, d'écouter les informations. Et encore, on y trouve des trucs bien plus abominables que les meurtres que nous montrons, des trucs incroyablement crapuleux que nous n'avons pas osé mettre dans le film. Des dessinateurs comme Torpedo et Reiser nous ont aussi inspirés.

En tournant, n'avez-vous pas craint que les réactions de certaines personnes face au film vous nuisent...

Nous n'attaquons pas les tabous avec pour unique but de les envoyer balader aux quatre vents. Notre provocation ne peut pas se passer du rire, de ce recul comique. Le racisme de Ben par exemple est tellement énorme, tellement caricatural, qu'il nous paraît impossible de le prendre très au sérieux. Ben fait la synthèse de tous les lieux communs sur les blagues xénophobes, des choses éculées que l'on entend tous les jours. Pour lui, tous les Noirs ont une grosse bite. Alors une fois le veilleur de nuit abattu, il vérifie le bien fondé des histoires qu'il a entendues. Mais on peut en entendre d'autres encore plus salées, au quotidien. L'autre jour, un chauffeur de taxi m'a triomphalement annoncé que Jean Cocteau couchait avec Alain Delon. Allons donc ! **C'est Arrivé près de chez Vous** se détermine comme un patchwork de tous les poncifs qui traînent dans les bistrots, dans les chambrées

Votre Ben n'a donc pas inventé l'eau tiède. Hannibal Lecter dans *Le Silence des Agneaux* est, en quelque sorte, un génie du crime tandis que Ben...

... est totalement idiot. Il était plus moral de notre part de mettre en scène un assassin très con plutôt qu'un type intel ectuellement plus évolué. Mais le public l'aime bien notre Ben, il s'attache à lui, lui pardonne beaucoup. Quelque part, Ben est un type touchant, un naïf. Comment peut-on être aussi sûr de soi et aussi con à la fois ? Ben pense avoir la science infuse. Il n'est même pas cruel. Il tue proprement. C'est en quelque sorte un fonctionnaire du crime. S'il pouvait uniquement tuer entre neuf et six heures, il le ferait. Il aime son petit confort. Il risque peu en éliminant des petites gens et cela lui rapporte beaucoup en comparaison. Mais, dans l'esprit, c'est presque un smicard.

Où avez-vous été chercher ce Ben ?

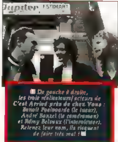
Mais nous l'avons rencontré. Il existe vraiment, sauf qu'il ne tue pas ! Il travaille à la mairie de Charleroi, il fait un boulot tout à fait banal. Rémy en a tiré un reportage pour l'école de cinéma que nous fréquentions. Nous l'avons visionné six ou sept fois sur la table de montage. Ce type donne son avis sur tout, avec le plus grand sérieux, et ça nous fait hurler de rire. On s'est largement inspiré de son personnage pour donner naissance à Ben. En fait, c'est un type très gentil, très chaleureux. Mais dès qu'il se trouve devant une caméra, il sort les plus délirantes énormités. Nous lui avons emprunté des tirades entières.



Le tueur et sa maman dans l'épicerie familiale

Vos acteurs sont très naturels, vraiment pris sur le vif...

Parce ce que ce ne sont pas des acteurs. Nous avons recruté des copains, nos parents. Plutôt que d'aller dans une école de comédiens à la recherche d'un type bien précis à qui il faudra des heures pour poser son coude comme un pilier de bar, nous avons directement pris le pilier de bar. Mais les textes restaient néanmoins très écrits. Nous ne comptions pas sur l'improvisation même si cela a beaucoup compté dans certaines scènes. Quand Ben sort de l'hôpital, il assiste à un repas donné en son honneur. Et là, il abat d'un coup de révolver le mec en face de lui. Nous n'avions prévenu personne. Le sang a giclé sur les deux femmes. L'une d'elle, ne sachant plus où elle était, s'est soudain mise à me vouvoyer alors qu'elle employait toujours le "tu". Le scénario n'avait pas prévu tout ça, mais la caméra tournait encore. On donnait la possibilité aux comédiens d'en rajouter encore dans le texte, d'adopter un ton personnel. Pour la scène de l'hôpital, nous n'avions rien prémédité. Et le vieux, qui vient de se relâcher dans son lit, s'est mis à chanter spontanément *"Je chie la nuit, je chie le jour."* Nous avions prévu qu'il dise *"Je ne suis plus qu'un énorme paquet de merde"* le dialogue écrit par nos soins. La chanson a donc donné une certaine légèreté au propos. Comme John Cassavetes, nous laissions parfois la caméra en marche jusqu'à la dernière image de la bobine, attendant qu'il se passe quelque chose, que quelqu'un sorte une réplique particulièrement drôle, comme le *"Tu sais que tu as vraiment une sale gueule quand tu ris"* que j'envoie à Rémy dans le bar.



De gauche à droite, les trois réalisateurs/acteurs de C'est Arrivé près de chez Vous : Benoît Poelvoorde (le tueur), André Bonzel (le caméraman) et Rémy Belvaux (l'interviewer). Retenez leur nom, ils risquent de faire très mal !

Matériellement parlant, comment vous y êtes-vous pris pour tourner ce film qui fleure bon les problèmes de thune ?

Nous sommes partis du court-métrage de Rémy, un film de fin d'études pour son école de cinéma, l'INSAS. Il durait une quinzaine de minutes. Mais dès que nous avons voulu le rallonger en ajoutant le meurtre de l'enfant, on nous a promptement dit non. Nous avons rusé en doublant les prises autorisées par l'INSAS, en tournant en douce d'autres scènes avec leur matériel, leur pellicule. Avec les bobines de rushes sous le bras, nous sommes allés au Ministère de la Culture Belge pour demander une aide à la finition. Avec l'argent, nous avons pu tourner les deux tiers du film. Ensuite, nous nous sommes pointés au Conseil Régional. En fait, le tournage à proprement parler a seulement duré un mois et demi, mais étalé sur un an. Avec le peu d'argent qu'il nous restait encore, on a loué une table de montage. En panne de liquidité, nous avons eu de la chance puisque le réalisateur Patrick Grandperret nous a prêté une autre table de montage 16mm que nous avons installée dans le petit appartement parisien de la mère d'André. Le montage a duré environ sept mois. Nous avons montré le film aux gens de la Semaine de la Critique pour le Festival de Cannes. Ils nous ont donné le feu vert. Avec la garantie d'une présentation à Cannes, nous avons demandé un gonflage en 35mm au Ministère de la Culture. Puis, en acceptant de serrer la main à un ministre, on nous a même payé les sous-titres anglais !



Comment lester un corps ? Ben donne un cours magistral et hilarant

Propos recueillis par
Marc TOULLEC

EN RÉSUMÉ



KEN WAHL

vedette de **LA PRISE DE BEVERLY HILLS**

Quand une star de la télé tente la conquête du grand écran, cela ne déclenche pas forcément l'enthousiasme des foules. Et pourtant, pour Ken Wahl, tout avait bien commencé...

La Prise de Beverly Hills sort en catastrophe en France. A cause des émeutes de Los Angeles dont l'affiche se réclame ouvertement ? Ben oui. Commercialement, ça vaut le coup d'essayer. Aux Etats-Unis, la bande-annonce du film caviarde ces images de bandes d'actualités piquées aux journaux télé. Des émeutiers pillent les magasins, les commerçants coréens se défendent... Et Ken Wahl débarque pour régler leur compte à... A des malfrats qui n'ont rien de révoltés sur le sentier de la guerre. Ce sont d'aimables bandits qui volent grand vider Beverly Hills de toutes ses richesses. Un camion citerne qui déverse des produits toxiques doit provoquer l'évacuation des lieux et des flics. Les truands ont ainsi la possibilité de bosser en paix, de faire la razzia sur tous les bijoux et objets d'art de ce quartier rupin. Mais ceux-ci n'ont pas prévu dans leur plan Boomer Hayes, star du football qui se trouvait là par hasard. Et, en compagnie d'un copain flic, le sportif met la main à la pâte.



■ *Francis Ford Coppola* ■

au coeur des ténèbres

Au Coeur des Ténèbres devait être le premier titre d'**Apocalypse Now**. En effet, le film de Coppola est une transposition au Vietnam du roman de Conrad, *"Heart of Darkness"*. Ce titre n'a pas servi au film de Coppola, mais il va comme un gant à ce documentaire qui est une sorte de "making of" rétrospectif sur l'un des films les plus importants de l'histoire du cinéma.

C'est bel et bien dans des ténèbres infernales que s'est embourbé Coppola sur le tournage d'**Apocalypse Now**. **Au Coeur des Ténèbres** nous montre que le réalisateur a vécu le même parcours initiatique que son héros, le capitaine Willard, plongeant petit à petit dans une inconcevable folie et dans une incommensurable peur. Etonnant de voir à quel point un artiste peut devenir ce qu'il veut créer. Ce documentaire raconte l'aventure d'un homme à la tête d'une entreprise qui prend des proportions bien plus grosses que ce qu'il avait imaginé : un type complètement dépassé par les événements, mais qui se remet en selle en allant jusqu'au bout de lui-même, en risquant tout et en gardant une totale exigence artistique. Rien n'a été simple sur le tournage d'**Apocalypse Now** : caprice de star, acteur disjoncté (quelqu'un avoue, en baissant la tête, avoir joué sous acide et en prenant des amphés), soumission au bon vouloir des capricieuses autorités phillipines, réécriture du scénario, vedette remplacée au bout d'une semaine de tournage, crise cardiaque de l'acteur principal, etc... Le tournage devait s'étaler sur seize semaines. Il en faudra presque le double, sans compter une interruption de deux mois due à un typhon qui a détruit tous les décors, pour mener l'entreprise à terme.

Grâce à des interviews récentes de tous ceux qui ont travaillé sur **Apocalypse Now**, des enregistrements des conversations de Coppola avec sa femme, l'agent de Brando et ses producteurs, et des documents filmés sur le tournage par Eleanor Coppola, **Au Coeur des Ténèbres** nous raconte la passionnante et troublante aventure qu'est la confection d'un film. En ce sens, **Au Coeur des Ténèbres** est un "making of" ultime, et même plus qu'un "making of" : un film magnifique qui aide à comprendre le processus et le sens de toute création artistique.

■ Didier ALLOUCH ■

AMLF présente une production Zaloom/Mayfield *AU COEUR DES TENEBRES (HEART OF DARKNESS, A FILMAKER'S APOCALYPSE*, USA - 1991) monté par Michael Greer et Jay Miracle produit par George Zaloom et Les Mayfield documentaire sur le tournage d'*APOCALYPSE NOW* de Eleanor Coppola écrit et réalisé par Fax Bahr et et George Hickenlooper

3 juin 1992 **1 h 35**

Interprète de Vinnie Terranova dans la série *Un Flic dans la Mafia*, Ken Wahl, sosie de Ringo, l'ancien mari de la chanteuse Sheila, se fait rare au cinéma, occupé qu'il est à la production du feuilleton qui a fait sa gloire. Qui se souvient encore que cet ancien pompiste parti à Hollywood tenter l'aventure cinéma avec 800 dollars en poche fut formidable dans quelques films ? Dans **Les Seigneurs** de Philip Kaufman, où il incarne un jeune loubard du Bronx, une brute au grand cœur. Passé de l'autre côté de la barrière, il patrouillait en compagnie de Paul Newman dans les quartiers les plus glauques de New York. Titre du film : **Le Policeman**. A l'époque, en 1981, Ken Wahl passait encore pour un espoir du cinéma américain. Mais la chance ne lui sourit pas. Pour rivaliser avec James Bond, il est **Le Soldat**, super-agent de la CIA sauvant le monde d'un complot atomique. Série B plaisante. Mais côtoyer Bette Midler dans la lourde comédie **La Flambeuse de Las Vegas**, d'un Don Siegel essoufflé, le catalogue au rayon bellâtre macho. D'autres faux pas : une séquelle télé des **Douze Salopards**, **Omega Syndrome** où il incarne un vétéran du Vietnam, traquant le terroriste nazi, **Gladiator**, un truc que Abel Ferrara a anonymement bouclé pour la petite lucarne... Et ce n'est pas **La Prise de Beverly Hills** qui va permettre à Ken Wahl de remonter la pente. D'accord, ça flambe, ça saute, ça fait de petits trous dans les voitures et dans les méchants, mais le vieux Sidney J. Furie (autrefois audacieux avec **Ipcress, Danger Immédiat** et désormais facho avec **Aigle de Fer**) ne tient plus la forme. On le soupçonne d'avoir voulu refaire **Piège de Cristal** dans les grandes largeurs, à l'échelle de Beverly Hills. Vu le résultat, la tentative de parenté avec les récents événements de Los Angeles est l'ultime tentative des producteurs pour rentabiliser un produit qui dort dans ses boîtes depuis plus d'un an.

■ Cyrille **GIRAUD** ■





■ *Ken Wahl dans LA PRISE DE BEVERLY HILLS* ■

Columbia/Tri-Star présente Ken Wahl dans une production **Nelson Entertainment** *LA PRISE DE BEVERLY HILLS (THE TAKING OF BEVERLY HILLS*, USA - 1990) avec Matt Frewer - Harley Kozak - Robert Davi photographie de Frank Johnson musique de Jan Hammer scénario de Rick Natkin, David Hiller et David J. Burke produit par Graham Henderson & Sidney J. Furie réalisé par Sidney J. Furie

10 juin 1992 **1 h 35**



■ *Theresa Russel* ■

la putain

1984, ce vieux fou de Ken Russel balance sur nos écrans **Les Jours et les Nuits de China Blue**, une farce sexy, grotesque, outrancière et jouissive. Un film au-delà de toute morale où l'on retrouvait, malaxées, dans une délirante histoire de bourgeoise coincée qui fait la pute le soir pour le plaisir, toutes les obsessions récurrentes de l'œuvre du plus hors-norme des réalisateurs anglais : l'anti-cléricalisme, l'anti-féminisme, l'anti-"bonnes valeurs", la dénonciation de la normalité, la lutte contre la société de consommation, bref l'anti-"toutisme". Aux USA, le film, qui mettait en scène Kathleen Turner, à l'époque star montante et futur sex-symbol, fait l'effet d'un gros pavé dans la mare d'un cinéma sclérosé qui avait l'habitude de caresser les spectateurs dans le sens du poil. Et le bon vieux Ken est obligé de revenir travailler dans son Angleterre natale pendant huit ans.
1992, Ken Russel revient en Amérique avec un autre film sur la prostitution, **La Putain**. Un film sur la vie d'une pute passée au crible des délires nocifs du réalisateur de **Tommy** avait tout pour exciter la curiosité, surtout que la catin avait cette fois pour interprète Theresa Russel. Mais de monument dédié à la magnifique vulgarité sexuelle des filles de joie, bernique. **La Putain** ressemble à un "mea culpa". On doit donc se taper un chapelet de poncifs mille fois vus et entendus, une réflexion pauvre sur le destin malheureux de celles qui font le tapin, où tous les lieux communs se succèdent dans un ordre pré-établi depuis des années de téléfilms sur le même thème (1 - Comment j'en suis arrivé là ? 2 - Les hommes croient tous qu'ils me donnent du plaisir. 3 - Mon mac est un salaud. 4 - Je m'en sortirai.). Original ! Ken Russell est tombé dans une basse morale de supermarché puritain croyant sans doute que c'est le seul moyen de revenir dans les petits papiers des américains. Et oubliant une grosse partie de sa personnalité, donc de son talent, sur son inutile chemin vers une stupide rédemption.

■ Didier **ALLOUCH** ■

Sirius La Distributeur présente Theresa Russell & Antonio Fargas dans une production **Trimark Pictures** *LA PUTAIN* (*WHORE*, USA - 1991) avec Benjamin Mouton - Sanjay - Ginger-Lynn Allen - Elizabeth Morehead photographie de Amir Mokri musique de Michael Gibb scénario de Ken Russell et Deborah Dalton d'après la pièce de David Hines produit par Dan Ireland et Ronaldo Vasconcellos réalisé par Ken Russell

17 juin 1992 **1 h 25**



cadence

■ *Charlie Sheen* ■

On va beaucoup insister sur l'aspect familial de **Cadence**. On va dire dans toutes les émissions télés et dans tous les journaux *people* que Martin Sheen a réalisé ce film pour travailler avec ces deux fils ou que Charlie Sheen et Ramon Estevez l'ont fait pour travailler avec leur père. Et c'est sans doute vrai. Mais résumer la première mise en scène de Martin Sheen à cela serait un peu rapide et trop réducteur. Avant tout, **Cadence** est une belle histoire d'amitié dans un univers militaire carcéral, doublée d'une histoire de résistance face à une autorité bornée et arrogante.
Nous sommes en 1965, dans un camp disciplinaire de l'armée américaine en Allemagne. Le Soldat Bean a écopé de trois mois de prison pour avoir frappé un MP (police militaire) et s'être fait tatouer des boules de billards sur le dos de la main. Pas de quoi fouetter un chat, mais Bean est une forte tête, et il n'accepte ni la loi du sergent qui régit le campement disciplinaire, ni celle de ses compagnons de chambrée, tous Noirs, grands chanteurs de blues et accusés de choses plus graves que les broutilles de Bean. Pourtant, ce sont des types biens et un respect mutuel va naître entre Bean et ses compagnons de malheur. Si les choses s'arrangent avec ses copains bluesmen, ce n'est pas le cas avec le sergent, un maniaque dépressif qui s'est mis en tête que Bean est une image de son fils qui le rejette et qu'il se fait un devoir de dresser, dût-il y laisser son grade et même sa raison.
Cadence n'est certes pas un film parfait. Il est bourré de maladresses et de naïveté. Pourtant, il reste toujours attachant par la sincérité de tous ses interprètes (même si Charlie Sheen en fait parfois des tonnes), sa légèreté de ton et la qualité humaine de son scénario. Pour situer **Cadence** sur une échelle de valeur cinématographique, il faudrait le placer entre **Officier et Gentleman**, pour la description ardue de l'armée et des relations avec les autorités, et **Stand By Me**, dont il a retrouvé la même approche de réelle amitié.

■ Didier **ALLOUCH** ■

Outsider Diffusion présente Martin Sheen & Charlie Sheen dans une production **Movie Group** *CADENCE* (USA - 1990) avec Larry Fishburne - Ramon Estevez - James Marshall - Harry Stewart photographie de Richard Leiterman musique de Georges Delerue scénario de Dennis Shryack et Martin Sheen d'après le roman de Gordon Weaver produit par Richard Davis réalisé par Martin Sheen

15 juillet 1992 **1 h 37**



■ *Au centre, Edward James Olmos* ■

sans rémission

Los Angeles, 800 gangs se partagent l'agglomération tentaculaire. 90.000 jeunes se battent sous des "colors" criardes. Ils sont blacks, asiatiques, blancs... Et latinos, en provenance d'Amérique du Sud, du Mexique, de Cuba. Ces derniers constituent une majorité sortie du "barrio", quartier dur, pauvre qui est aux Hispano-Américains ce que le Hood est aux Noirs. Lieutenant Castillo dans ***Deux Flics à Miami***, flic sardonique et amateur de cocottes en papier dans **Blade Runner**, Edward James Olmos grandit dans cette "zone". Il en sort, joue les seconds couteaux dans ***Kojak***, ***Hawaï Police d'Etat***, triomphe dans le musical "Zoo Suit", fait ses débuts de réalisateur sur ***Deux Flics à Miami***... En bref, Edward James Olmos devient un exemple pour sa communauté. Et son film, sans sombrer dans l'éducation facile et la prévention scolaire, met en garde, analyse au-delà du verbiage le processus de la violence à travers le destin tragique de Santana, leader mythique du gang "Primera". Deal de drogue, racket, prostitution, jeux clandestins... Santana structure, organise le crime, élimine impitoyablement ses rivaux. Edward James Olmos allait-il injecter son charisme naturel à ce tueur ? Non. Monolythique, impassible, il ne le juge pas, ne sympathise jamais avec son personnage. Il le montre, c'est tout. Et c'est déjà un exploit de ne pas jouer les Scarface chicanos, de ne pas verser dans le folklore. Sèche, inventive, s'interdisant le lyrisme, la mise en scène de Edward James Olmos restitue honnêtement les événements, montre la violence telle qu'elle est : insupportable. D'où une impression constante de véracité, de refus de la concession commerciale, de l'alibi esthétique. Il est parfois dur de regarder **Sans Rémission** sans baisser les yeux, mais sa force l'entraîne au delà du simple spectacle. Plus qu'un film, un document sur l'Amérique.

■ Marc TOULLEC ■

UIP présente Edward James Olmos dans une production Y.O.Y./Sean Daniel Company *SANS REMISSION (AMERICAN ME*, USA - 1991) avec William Forsythe - Pepe Serna - Danny de la Paz - Evelina Fernandez - Cary-Hiroyki Tagawa - Sal Lopez - Daniel Villarreal photographie de Reynaldo Villalobos musique de Dennis Lambert & Claude Gaudette scénario de Floyd Mutrux & Desmond Nakano produit par Robert M. Young réalisé par Edward James Olmos

6 juillet 1992 **2 h 06**

le vent sombre

"Ce qui est très difficile à comprendre chez les Navajos, c'est leur manière de considérer le temps. Ils ne le voient pas comme nous en tant que concept linéaire, en tant que mouvement constant allant toujours dans le même sens. (...) Ils se le représentent sous la forme de blocs. De rencontres. Et par voie de conséquence, des mots comme "en avance", ou "en retard" n'ont aucun sens pour eux" explique Tony Hillerman, auteur de romans policiers notamment et plus particulièrement du "Vent sombre" ici porté à l'écran par Errol Morris. Le temps, on y pense souvent à la vision du film pour une bonne et simple raison : Errol Morris, sans doute pour respecter l'esprit, filme hors du temps. Sur un nuage ? Non. Dans des pantoufles ! Il traîne, ralentit, étire, se perd dans ses plans. **Le Vent Sombre** mériterait un double passage dans une table de montage violemment mécanique. Histoire de gagner en nerf ce qu'on perd en gras...

L'enquête menée par le flic Jim Chee (Lou Diamond Phillips), un Navajo, sur le meurtre d'un jeune garçon méritait mieux que ce traitement qui dilue le mystère de la réserve indienne dans un "whodunit" classique auquel il faut sacrément s'accrocher pour en saisir le sens. Pour preuve, le héros notant sur une feuille de papier les noms des principaux protagonistes et arrêtant ses réflexions sur des points d'interrogation filmés en gros plans. Une scène symptomatique du film, car si le "pourquoi ?" soutient souvent l'intérêt dans la littérature, il est rarement au cinéma plus passionnant que le "comment ?". En privilégiant le "pourquoi ?" au "comment", Errol Morris ne dépasse jamais l'illustration plate du roman et, dit-on, aurait rendu furieux son producteur, un certain Robert Redford.

■ Vincent GUIGNEBERT ■



■ *Lou Diamond Philips* ■

UGC présente Lou Diamond Phillips dans une production Le Studio Canal +/Seven Arts *LE VENT SOMBRE (THE DARK WIND*, USA - 1992) avec Gary Farmer - Fred Ward - Guy Boyd - Jane Loranger - John Karlen photographie de Stefan Czapsky musique de Michel Colombier scénario de Neil Jimenez & Eric Bergen d'après le roman de Tony Hillerman produit par Patrick Markey réalisé par Errol Morris

10 juin 1992 **1 h 58**



■ *Moira Kelly & Sherilyn Fenn* ■

twin peaks

Quoi ? David Lynch sifflé à Cannes ! Après la pommade de **Sailor & Lula**, la douche froide de **Twin Peaks**. Un film trop attendu, trop Lynchien sans doute pour plaire à tous. Le réalisateur heureux que son producteur lui foute une paix royale, pénètre encore plus profondément dans son univers. À tel point que la réalité, le quotidien d'une Amérique de carte postale se dissout, perd le sens du concret, du tangible.

On sait qui a tué Laura Palmer : un père incestueux. Mais l'important ne tient pas dans ce meurtre. L'important, c'est Laura Palmer la jeune femme déglinguée, nymphomane, cocaïnée, lesbienne, déphasée. Laura Palmer ou le catalyseur de tous les fantasmes de David Lynch. Lynch qui renifle le museau collé au sol la trace des pas de la blonde, qui se téléporte dans un univers parallèle peuplé d'un nain inquiétant, décoré avec le plus odieux mauvais goût, d'un rouge pourpre presque indécent. Là, les protagonistes entrent en lévitation, le nain à l'énorme râle récite son texte à l'envers. Et là, David Lynch sème le gugusse qui pensait avoir levé les voiles de l'énigme, qui pensait connaître parfaitement l'abécédaire de la série. Mais du feuilleton au film, le sens du mystère cher à David Lynch s'est développé démesurément, comme vitaminé par la proximité du grand écran. Ce qui était autrefois justifiable en surface s'émiette aujourd'hui, notamment brisé par le cristal de la voix de Julee Cruise et les soudaines incursions dans la Quatrième Dimension Lynchienne, là où existent les bagues maléfiques et les toiles trop futiles pour être inoffensives.

■ **Marc TOULLEC** ■

AMLF présente Sheryl Lee dans une production **Francis Bouygues/Ciby 2000** *TWIN PEAKS (TWIN PEAKS - FIRE WALK WITH ME,* France/USA - 1992) **avec** Moira Kelly - Kiefer Sutherland - Jurgen Prochnow - Chris Isaak - Ray Wise - Harry Dean Stanton - Kyle MacLachlan - James Marshall - David Bowie - David Lynch - Julee Cruise - Miguel Ferrer **photographie de** Ron Garcia **musique de** Angelo Badalamenti **produit par** Mark Frost **scénario de** David Lynch & Robert Engels **réalisé par** David Lynch

3 juin 1992 **2 h 15**

medicine man

Après avoir planté ses caméras au dernier étage du gratte-ciel de **Piège de Cristal**, puis dans le submersible de **A la Poursuite d'Octobre Rouge**, John McTiernan foule à nouveau le plancher des vaches et la jungle mexicaine dans laquelle il avait déjà tourné **Predator**. On prend les mêmes et on recommence ? Pas vraiment. Si McTiernan a accepté **Medecine Man**, c'est entre autres parce qu'il n'y avait pas un seul coup de feu dans le script. Abattre la carte de la différence pour refuser l'étiquette, voilà une démarche à contre-courant d'Hollywood qui laisse espérer que McTiernan ne sera jamais un vendu. Au plus peut-on deviner en lui avec **Medecine Man** un homme que les goûts portent vers des sujets à la noix et des épilogues à l'eau de rose !

Dans **Medecine Man**, il est question de vaccin contre le cancer et de destruction de la forêt amazonienne. Coup double au niveau cause humanitaire ! Mais McTiernan n'en fait pas un plat et traite son sujet sur le mode de la comédie dramatique avec beaucoup plus de comédie que de dramatique (pour ne pas trop prendre la tête du public). Pendant que le Docteur Campbel (Sean Connery) tente de retrouver la formule égarée de son vaccin miracle et que la tribu indienne se voit menacée par la progression de la civilisation (une route doit couper leur village), Rae Crane (Lorraine Bracco), une brillante chercheuse citadine (fraîchement débarquée pour assister Campbell), étouffe sous les torrents pluvieux et réclame un bain. Personnages (stéréo)typés, le scientifique solitaire et bougon, la chieuse au grand cœur. Campbell et Crane alternent crêpages de chignon et regards tendres dans la tourmente. Que les Indiens soient délogés de leur village et la formule du vaccin sans doute perdue à jamais ne les inquiète pas plus que ça : ils s'aiment ! Et là où John McTiernan aurait dû faire un pas en avant en sortant du créneau *entertainment*, c'est le cinéma américain qui recule de trois pas en sombrant dans la romance facile et la triste exploitation d'un décor réduit ici à une piste de cirque.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■



■ *Sean Connery* ■

Columbia/TriStar présente Sean Connery & Lorraine Bracco dans *MEDECINE MAN* (USA - 1992) **avec** Tsirene Tsere Rereme - Monteiro Da Silva - Jose Wilker **photographie de** Donald McAlpine **musique de** Jerry Goldsmith **scénario de** Tom Schulman & Sally Robinson **produit par** Andrew G. Vajna & Donna Dubrow **réalisé par** John McTiernan

27 mai 1992 **1 h 45**

L'ARME FATALE 3



■ Roger Murtaugh (Danny Glover) & Martin Riggs (Mel Gibson ■

Un ripoux, une femme flic robuste, un comptable de la Mafia reconverti dans l'immobilier, un inspecteur à une semaine de la retraite, un partenaire qui ne lui assure pas une paisible transition et quelques tonnes de dynamite. Il n'en faut pas plus pour charger une troisième fois *L'Arme Fatale* !

C'était inévitable, mais personne ne s'en plaindra. Ils reprennent du service. Ils, ce sont les inspecteurs Martin Riggs et Roger Murtaugh réunis pour une deuxième séquelle prévisible réclamée. Mel Gibson s'est fait un peu prier mais un gros chèque l'a finalement convaincu. Et puis, après la très confidentielle diffusion de **Hamlet** aux Etats-Unis, l'ex-Mad Max avait besoin de regagner une petite popularité. Et Danny Glover lui aussi n'a pas dit non. Un autre **Arme Fatale** et il peut se permettre deux ou trois **To Sleep with Anger**, deux ou trois titres pour une audience nettement plus restreinte. Idem pour le réalisateur Richard Donner lourdement pénalisé par le public ricain pour **Radio Flyer**. Même le richissime producteur Joel Silver avait besoin de remplir des caisses à demi vidées par l'échec regrettable de **Hudson Hawk**. En bref, **L'Arme Fatale** plus un numéro qui suit, c'est du solide, une garantie. Un rendez-vous auquel l'Amérique semble vraiment attachée.

L'Arme Fatale 3 démarre à peine que Riggs et Murtaugh transpirent déjà abondamment. Y'a de quoi : ils doivent désamorcer une bombe qui risque d'anéantir un immeuble de sept étages. Un bon préambule. Prudent, Murtaugh souhaiterait que les artificiers de la police se pressent et, évidemment, Riggs décide de passer aux actes. Avant de sectionner tel ou tel fil de la bombe, le jeune Blanc demande au vieux Black : "*Alors ça ne va pas te manquer tout ça ?*" A peine a-t-il eu le temps de répondre qu'il doit mettre les voiles à grande vitesse. Le bâtiment s'embrase et le compte à rebours commence pour Murtaugh : il est à 7 jours de la retraite, un repos bien qu'il attend avec impatience. Il lui reste une semaine à tirer, juste ce qu'il faut pour boucler une enquête délicate. Celle-ci porte sur des armes prohibées volées dans les locaux de la police. Quand elles refont surface sur le marché, elles servent déjà de jouets aux gangs de Los Angeles. Rapidement, le duo découvre qu'un ex-flic du nom de Jack Travis trempe dans l'affaire. Et que d'autres flics le pistent, des flics de la Police des Polices, une certaine Lorna Cole en particulier, une femme à la poigne d'acier. Il n'en faut pas davantage pour renforcer Riggs dans ses certitudes. C'est désormais à qui mettra le premier la main sur le ripoux.

Murtaugh, quant à lui, se préoccupe surtout de sa maison qu'il vient de mettre en vente. Et son agent immobilier n'est autre que Leo Getz (Joe Pesci), un ancien comptable de la Mafia du genre volubile et bavard, un petit bonhomme braillard que lui et Riggs ont convoyé deux ans auparavant. Une vieille connaissance donc. Getz n'a pas changé : il manifeste toujours un intérêt débordant pour les méthodes policières. En bref, il continue d'emmerder Riggs et Murtaugh et de se trouver là où il ne doit pas être.

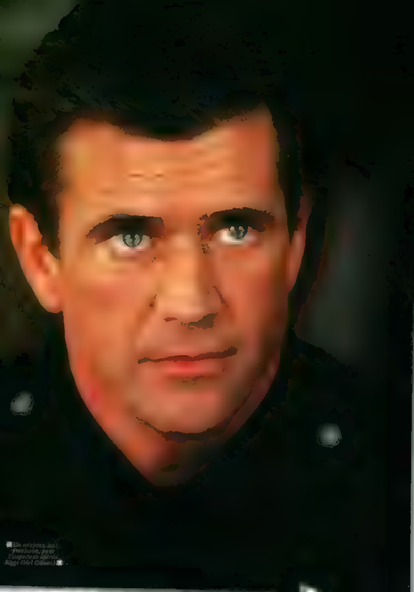
"*Lorsque nous avons donné le feu vert à* **L'Arme Fatale 3**, *nous avons décidé d'en faire les sept derniers jours de Murtaugh dans la police, une semaine que Riggs s'ingénie à gâcher. Ce troisième film n'entre pas en compétition avec les deux précédents. On ne peut pas être un concurrent à son propre travail. Le scénario évolue sur les rapports entre les personnages. Avec Danny Glover, Mel Gibson et Joe Pesci, nous avons des protagonistes, la chaleur humaine et l'humour. Il ne nous restait plus qu'à inventer l'action*". Richard Donner oublie de citer un quatrième larron en la personne de Lorna Cole, l'équivalent féminin de Martin Riggs, une femme de tête, qui tire juste, frappe dur, tient un volant comme un kamikaze les commandes d'un zingue, ne craque jamais grâce à des nerfs d'acier. Riggs ne pouvait que tomber amoureux d'elle et leur love story va être unique dans son genre.

"*Le premier* **Arme Fatale** *était très sérieux. Il y avait des moments humoristiques, mais l'ensemble n'était pas vraiment cool. On a progressivement dérivé vers l'humour grâce aux relations qu'entretiennent Mel Gibson et Danny Glover avec leurs personnages. Ils les connaissent parfaitement aujourd'hui*" plaide le mogul Joel Silver, king de la pyrotechnie hollywoodienne. **Piège de Cristal**, **Commando**, **Predator**, **Le Dernier Samaritain**... Joel Silver entretient scrupuleusement sa réputation de producteur prêt à mettre des millions dans une belle explosion. Il achète donc à la municipalité d'Orlando sa vieille mairie promise à la démolition. 220 kilos de dynamite et de nitroglycérine bien placés provoquent un feu d'artifice de treize secondes et produisent quelques vingt tonnes de débris !

"*Aujourd'hui, la bonne entente avec les types des effets spéciaux et les cascadeurs est capitale. Il ne s'agit plus, comme autrefois, d'un gars sautant d'une falaise ou d'une diligence. Dans* **L'Arme Fatale 3**, *nous avons donc une explosion de building, une poursuite à très vive allure et à contre-sens sur l'autoroute, une bagarre bien violente sur le toit d'un métro... La plupart de ces séquences nécessitent des voitures, des motos, des flammes.* **L'Arme Fatale 3** *est bien trop gros pour pour se contenter d'une seule caméra et de deux cascadeurs*". Steve Perry parle en connaissance de cause. C'est lui qui, sur les indications précises de Richard Donner, filme tout ce qui vole en éclats, décolle du sol et se pose peu délicatement. Dans la liste des petites gâteries de **L'Arme Fatale 3**, Steve Perry ne néglige pas un détail : 36 maisons préfabriquées partant en fumée. Pour corser les difficultés et donner dans la démesure, Richard Donner prend même le risque d'installer ses caméras dans un stade de Los Angeles plein à craquer à l'occasion d'un match de hockey, un sport dont le vilain Jack Travis est fan.

"*Travis a été un bon flic pendant vingt ans. Et il a mal tourné. Il est désormais aussi dangereux et méchant que généreux lorsqu'il servait dans la police. Il est en quelque sorte l'alter ego maléfique de Martin Riggs. Travis contraste singulièrement avec l'action débridée et l'humour du reste du film*". Stuart Wilson, comédien, rassure. Si on se bidonne beaucoup à **L'Arme Fatale 3**, le méchant de service se montre hargneux à point, pour rappeler de temps en temps que nous sommes toujours dans un polar et pas vraiment dans un dessin animé. Il tue donc, fait mal. Ce qui n'est pas vraiment le cas de Leo Getz l'emmerdeur. "*En trois ans, Getz a changé, mais il possède toujours ce tic de langage irrésistible. Il exerce maintenant la profession d'agent immobilier. Il est du genre à publier dans un journal d'annonces sa photo plutôt que celle de la maison qu'il vend*" rajoute celui qui vient d'incarner **Mon Cousin Vinny**. En trois ans, comme son personnage, Joe Pesci a changé. Inconnu hier, il se risque aujourd'hui sur l'affiche entre Mel Gibson et Danny Glover. **L'Arme Fatale 4** en fera-t-il un très insupportable héros ?

■ Emmanuel ITIER ■



[illegible] pour l'inspecteur Martin Riggs (Mel Gibson).

Patriot Games



Jack Ryan, le héros de *A la Poursuite d'Octobre Rouge*, change de visage. Harrison Ford vire brutalement Alec Baldwin du haut de l'affiche, et, en bon père de famille, chasse aujourd'hui le terroriste irlandais...

Qu'est donc Alec Baldwin devenu ? Le vaillant héros de **A la Poursuite d'Octobre Rouge** cède le rôle de Jack Ryan à Harrison Ford. Bizarre, bizarre. La petite histoire laisse entendre que Baldwin serait un emmerdeur fini, que ses caprices sur **La Chanteuse et le Milliardaire** auraient coûté au film son échec cuisant. Le magazine américain *Premiere* énumère d'ailleurs scrupuleusement les frasques pharaoniques de Monsieur Baldwin, lequel n'apprécie pas cette divulgation au grand jour. Cependant désireux de voir leur tournage couvert par la presse spécialisée, les producteurs de **Patriot Games** se trouvent face à un vrai dilemme : un article dans *Premiere* ou Alec Baldwin ? Ils retiennent la première option et demandent à Harrison Ford de brandir haut et fort le flambeau de l'aventurier. Voilà pour la légende.

En vérité, Alec Baldwin travaille une douzaine d'heures en compagnie du scénariste et du metteur en scène sur le script de **Patriot Games**. Mais sa façon d'agir, de pinailler sur le moindre détail, irrite fortement Mace Neufeld, le producteur et Phillip Noyce, le réalisateur. *"Pendant ces longues heures de discussion autour du script, nous avons tenté de négocier avec Alec Baldwin. Au bout du compte, j'ai proposé de mettre le projet en route et de résoudre tous les problèmes au fur et à mesure. Si Alec avait accepté, il aurait décroché le rôle"* explique Phillip Noyce. Personne ne semble cependant regretter le départ de l'ex-Jack Ryan tant Harrison Ford colle à la personnalité de l'agent de la CIA. *"Jack Ryan constitue la combinaison de tous les personnages que Harrison Ford a incarnés jusqu'à présent et que le public adore : le policier de Witness, l'avocat de Présumé Innocent, Indiana Jones..., tous réunis sous une seule casquette"* poursuit Noyce.

Patriot Games ne reprend pas l'odyssée maritime de **A la Poursuite d'Octobre Rouge**. Le film se déroule sur la terre ferme. Tout commence par des images paisibles de Jack Ryan et de sa petite famille en vacances en Grande-Bretagne. Brutalement, Ryan se retrouve en plein cœur d'un attentat terroriste contre Lord Holmes, cousin de la Couronne. Instinctivement, Jack Ryan intervient, désarme l'un des tueurs cagoulés, Sean Miller, et abat son jeune frère. Derrière les barreaux, le premier ne tarde pas à filer à l'anglaise, et constitue désormais une menace pour la vie de la femme et de la fille de l'agent de la CIA.

"Comme Jack Ryan à travers sa famille est un cœur pris pour une séquelle l'agent de l'IRA de tous ses pouvoirs pour la protéger" témoigne le producteur Mace Neufeld. Au début de **Patriot Games**, le scénario nous apprend même que le héros d'**Octobre Rouge** vient de donner sa démission à ses supérieurs de la CIA. Fatigué de travailler pour les services secrets, il aspire en une meilleure qualité de vie. Evidemment, la petite escapade londonienne d'une escouade de terroristes irlandais bouleverse totalement son désir de cocooning. Pour préserver ses proches, il doit reprendre du service. *"Pour sauver sa famille Jack Ryan reprend à ce qui risquait justement de se dérouler [illegible] doit savoir qui sont réellement les terroristes et où ils se cachent"*. Et là, l'histoire met en valeur les extraordinaires capacités d'analyse, de fin limier de Jack Ryan, tout ceci adroitement enrobé de technicité, d'informatique, de satellites espions, autant d'éléments très présents dans **A la Poursuite d'Octobre Rouge**. Mais **Patriot Games** est moins orienté que son prédécesseur dans ce sens. L'action et le facteur humain prennent le pas sur les dialogues et les considérations technologiques. L'auteur du roman, Tom Clancy, furieux de ce traitement, désavoue déjà **Patriot Games**. Peut-être une bonne nouvelle en fin de compte. Il demeure toutefois que le désir de coller au réalisme amène Phillip Noyce et Harrison Ford à visiter à plusieurs reprises le quartier général de la CIA à Langley, Virginie. Le réalisateur obtient même l'autorisation de tourner dans leurs locaux. Pour rester dans le ton, la production installe ses caméras au sein de l'école de la Royal Navy à Greenwich et aux abords du Palais de Buckingham à Londres, des lieux généralement interdits aux cinéastes.

"Jack Ryan assiste parfois à l'anéantissement de son adversaire. Mais il ne sabre pas le champagne pour autant. En fait, il se montre très partagé concernant les événements. Comme tout un vrai héros, Jack Ryan croit dans la justice. Et que dit justice dit jury, juge. Désormais, Ryan fait partie intégrante d'une organisation qui s'impose à la fois comme juge, jury et bourreau". L'Australien Phillip Noyce se soucie de la psychologie de son héros. Pour lui, pas question de transformer Jack Ryan en suppléant à un James Bond depuis longtemps absent des écrans. A ce niveau, John McTiernan, dans **A la Poursuite d'Octobre Rouge**, met les choses bien au point. Jack Ryan est un technocrate, un agent de la CIA qui se risque rarement sur le terrain. A l'encontre de *Paramount* qui souhaite en faire un super-espion mâchonnant un cigare dans une course de off-shore, le réalisateur contourne astucieusement les pièges du système hollywoodien. Malgré la participation de "l'aventurier" Harrison Ford, Phillip Noyce obéit à cette même logique. *"La question est de savoir si le public souhaite voir Harrison Ford se battant avec ses muscles ou avec ses cellules grises. Devrait-il se servir des mains avec son ennemi, Miller ?"* Affirmatif. Le scénario ménage bien la chèvre et le chou, cherchant un juste milieu entre les déductions d'un Sherlock Holmes contemporain et les exactions d'un homme aux abois. Ainsi, l'aventure se clôt par un affrontement sous-marin entre l'agent américain et le terroriste irlandais, morceau d'anthologie réalisé dans l'immense réservoir d'eau des studios *Paramount*, l'occasion pour Phillip Noyce de se plonger dans l'élément de son Calme Blanc fétiche.

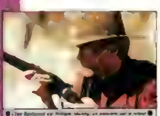
"Il fallait que le public ait peur des terroristes, qu'il les haïsse, mais qu'il comprenne en même temps leurs motivations" continue un Phillip Noyce manipulant de la dynamite. Sur le plateau, à Londres, des mesures de sécurité draconiennes étaient prises pour éviter des attentats qui, à l'époque, terrorisaient pourtant la capitale britannique. *"Patriot Games décrit l'incursion des extrémistes irlandais dans les milieux du terrorisme international. Nous n'inventons rien"*. A ce niveau, l'aspect documentaire de l'entreprise s'avère tout à fait fiable. Comme s'avère fiable et acceptable la psychologie des terroristes, nullement façonnée à grands coups de truelles comme dans un vulgaire et caricatural **Delta Force**. Phillip Noyce comprend la cause des soldats de ce groupuscule issu de l'IRA, sans toutefois justifier leurs méthodes sanglantes. *"J'ai demandé aux comédiens de ne pas incarner leur personnage comme s'il s'agissait de démons sortis de l'enfer"*. Encore un détail qui marque toute la différence entre Jack Ryan et James Bond, entre l'espion bureaucrate et l'espion assigné au permis de tuer.

Marc TOULLEC



Harrison Ford est Jack Ryan, fin limier de la CIA en pleine vendetta familiale.

UNFORGIVEN



[illegible]

La soixant[illegible]e, Clint Eastwood [illegible] se fait pourtant [illegible]s vieux. Et retou[illegible]e au western, un ge[illegible] qu'il connaît [illegible]aitement pour l'avoi[illegible] exploit[illegible] sou[illegible] tous [illegible] angles...

Clint Eastwood n'a pas attendu le succès de **Danse avec les Loups** pour renouer avec ses premières amours, le western. Un genre qui lui colle autant à la peau que l'inspecteur Harry et sa justice expéditive. Il serait donc particulièrement déplacé de croire que le grand Clint a attendu que Kevin Costner construise son tipi pour ressortir les colts rangés dans une malle au fond du grenier. Même si **Danse avec les Loups** avait raté le coche du box office, Clint Eastwood aurait tout de même tourné **Unforgiven** sans changer une ligne de scénario. Pourtant, **Unforgiven**, de par son concept, ironise entre les lignes sur le devenir des cow-boys en droit de croupir dans une paisible retraite. C'est le cas du personnage de Clint Eastwood, sagement rangé dans les premières minutes et se reposant d'une vie de [illegible], de balles perdues et de potences. D'une [illegible] un appel à [illegible] son interlocu[illegible] aussi sec. Le vieux pistolero William Munny accepte donc de reprendre du service pour s'interposer entre deux chasseurs [illegible] récompense pas [illegible] du tout. Et voilà que débarque William Munny, [illegible] l'assassin d'une [illegible], une potentielle [illegible]

Une [illegible] pas vraiment dans la tradition de l'Ouest idéalisé par Hollywood. D'ailleurs, l'imagerie d'Epinal, Clint Eastwood s'en fout. Comme il s'en [illegible] déjà dans **Pendez-les Haut et Court** [illegible] rigoureuse description de la pseudo justice en vigueur à l'époque des pionniers, et plus récemment dans **Pale Rider**. C'était en 1985 et Clint Eastwood montrait un propriétaire [illegible] des tonnes d'eau ravager les forêts. [illegible] Pas de raison donc que **Unforgiven** soit acclamé comme le grand retour du western avec, en selle, le dernier dinosaure des prairies. Si **Unforgiven** doit être acclamé, c'est justement pour tout ce qui n'est pas [illegible] chasseurs de prime genre pousse-mégots prêts à envoyer le plomb pour des gains modestes, [illegible] **Unforgiven** est donc, n'en déplaise à ceux qui rêvent encore de l'Ouest américain, un western [illegible] *"nous ne galopons pas vers le soleil couchant après avoir sauvé la femme et l'orphelin, ou puni les méchants"* annonce carrément Morgan Freeman, qui fut récemment le preux Maure compagnon de Kevin Costner dans **Robin des Bois**. Même le personnage de William Munny, ancien chasseur de prime tout de même, n'appartient pas à la race des héros impeccables, promis à la canonisation. Il aurait à se reprocher un passé pas toujours reluisant!

Et dire qu'en 1959, Clint Eastwood, alors débutant et mal considéré par les producteurs car trop grand pour devenir une vedette, incarnait un personnage à l'opposé de William Munny dans *Rawhide*, une série télé servile vis-à-vis des codes les plus usés du western, un truc qu'il est quasiment impossible de regarder aujourd'hui sans pouffer de rire. Naïf, honnête, le cœur sur la main, Eastwood y interprète 217 épisodes durant Gil Favor, un brave type à qui on donnerait volontiers le bon Dieu sans confession. Lorsque *Rawhide* meurt de sa belle mort en 1966, Clint Eastwood est à ce point identifié au rôle que personne ne songe à lui confier un film où il pourrait arborer autre chose que des sourires et des airs vaguement menaçants. C'est à ce moment qu'il reçoit une proposition venant d'Italie, d'un producteur sans le sou (mais ça, il ne le sait pas encore) et d'un réalisateur planqué derrière le pseudonyme ronflant de Bob Robertson. Bien rasé, propre et moralement comme il faut, Clint Eastwood doit instantanément tourner casaque. Il se laisse pousser une barbe de quelques jours, mâche un cigare fin particulièrement puant, porte un poncho crasseux, des bottes pas cirées... Il parle peu et, quand il ouvre la bouche, c'est généralement pour débiter quelques mots susceptibles d'alimenter un prochain carnage... Il fallait sciemment transgresser tous les clichés de *Rawhide* pour composer une figure méchante à faire frémir John Ford et ses disciples. L'homme sans nom, le pistolero vénal, vient donc de naître dans un coin paumé d'Espagne sous la direction d'un certain Sergio Leone. Et Clint Eastwood découvre un autre aspect de l'Ouest, un versant sombre qu'il visitera au fil des années dans tous ses westerns, **Unforgiven** y compris.

Identifié à l'homme sans nom, le cow-boy sardonique et cruellement ironique, Clint Eastwood enfonce le clou dans **Et pour Quelques Dollars de Plus**, **Le Bon, la Brute et le Truand**, le sommet de cette trilogie. Sergio Leone fait d'autres offres à Clint Eastwood, mais celui-ci les rejette ; il s'inquiète déjà d'une dangereuse étiquette qu'on cherche à lui coller. Comme pour conjurer l'image du pistolero fantomatique sans scrupule, Clint Eastwood se rase, s'habille propre et gratte la guitare en poussant la chansonnette dans **La Kermesse de l'Ouest**, une [illegible] face à un Lee Marvin porté sur la bouteille et la bagarre. Eastwood, lui, l'évite au maximum. Alors que le western italien étouffe sous les **Trinita** et autre **Sartana**, le grand Clint continue son exploration du genre. Dans **Sierra Torride**, habillé façon homme sans nom, il est un beau dindon d'une farce opérée par une bonne-sœur peu catholique (Shirley MacLaine). Avec **L'Homme des Hautes Plaines**, il pousse le baroque, la violence et le cynisme du western spaghetti à leur point de non retour. Le fantastique ne guette plus, il est présent dans la rue centrale de Lago, ville misérable où "l'Etranger spectral" incarné par Eastwood exerce sa vengeance. Un film extrémiste, lyrique, dont l'acteur-réalisateur Clint Eastwood évacue la plus petite once de sentiment. Ici, le viol rapide dans la paille remplace la conquête progressive de la plus belle femme du patelin. Du coup, Eastwood passe pour un horrible macho et un facho conspué par l'intelligentsia, celle-là même qui l'applaudira dix ans plus tard au Festival de Cannes et à la remise de la médaille de Chevalier des Arts et Lettres par Jack Lang. Mais l'humour caustique, l'ironie sous-jacente, et le mordant de Eastwood volent bien au-dessus de la tête de la meute hurlante des détracteurs.

[illegible] Après l'insipide **Joe Kidd**, Clint Eastwood retourne aux sources, marie John Ford et Sergio Leone [illegible] **Josey Wales, Hors-la-Loi**. L'Homme sans nom et l'Etranger ont mûri, ont pris un [illegible] ne femme pas très futée. Lorsque Clint Eastwood revient au western en 1985 avec **Pale Rider**, [illegible] ment pas un spectre cynique, seulement motivé par une vindicte toute personnelle à [illegible] **l'Homme des Hautes Plaines**, personnage plus désincarné qu'incarné. Le **Pale Rider** se consacre à ses contemporains, [illegible] enneigé. Elémentaire, classique et voluptueusement beau. Comme le sera probablement **Unforgiven**.

■ Cyrille GIRAUD ■



RAYON INÉDITS

Des acteurs ? Martin Sheen - Carl Weathers - Sam Sheppard - Dolph Lundgren - Sherilyn Fenn - David Carradine - Christian Slater

Des réalisateurs ? Paul Wendkos - Mark Lester

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

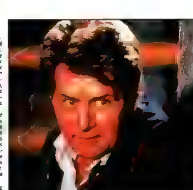
La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

présumé coupable

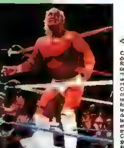
A ne pas confondre avec un autre **Présumé Coupable**, avec James Coburn, sorti en mars 1991. Inspiré d'un fait divers qui fit grand bruit aux Etats-Unis, **Présumé Coupable** démonte le mécanisme d'une erreur judiciaire. A 20 ans, le turbulent Bobby Mc Laughlin écope d'une lourde peine de prison pour un meurtre qu'il n'a pas commis. Malgré un bon alibi et un témoin de l'accusation peu fiable, les jurés le condamnent. Son père adoptif (Martin Sheen, visiblement très concerné par l'affaire) accumule preuves et indices pour le faire sortir, mais la machine judiciaire refuse de statuer de nouveau sur le cas Bobby Mc Laughlin.
Vétéran de la télévision et surtout ancienne gloire de la série B violente (on se souvient encore des **Canons de Cordoba**), le cinéaste Paul Wendkos s'applique à mettre le doigt sur les absurdités de la justice américaine, l'incompétence des avocats commis d'office, l'arrivisme des débutants du barreau, les flics trop expéditifs, le jury facilement manipulable. Une démonstration convaincante. Comme la mise en scène ne manque pas de punch, que les rapports père-fils sont décrits avec force et pudeur, **Présumé Coupable** se classe dans la catégorie trois étoiles des téléfilms pour le câble.

▲ par Marcel **BUREL** & Cie ▲

Antarès-Travelling Productions présente *PRESUME COUPABLE (PRESUMED GUILTY*, USA - 1991) avec Martin Sheen - Brendan Fraser - Caroline Kava - James Handy réalisé par Paul Wendkos



▲ *Martin Sheen* ▲



▲ *Hulk Hogan* ▲

cadence de combat

Très populaire aux Etats-Unis, le catcheur Hulk Hogan est, malgré son look de brute épaisse, l'ami des gosses et des mal lotis. Dans **Cadence de Combat**, il incarne à quelques détails près son propre rôle. Hulk Hogan/Riff affronte ainsi l'impitoyable Zeus, un catcheur black sadique et atteint de strabisme, sous l'impulsion de Brell, un magnat de la télévision, désireux de s'offrir ses services et de faire grimper l'audimat.
Cela commence par un combat titanesque, continue par de sévères empoignades et se termine sur un autre combat encore plus fou. Riff trouve néanmoins le temps de flirter avec son attachée de presse, une beauté douteuse téléguidée par son adversaire. Mais la romance n'interrompt qu'une poignée de minutes un défilé de lutteurs plus monstrueux les uns que les autres. Une vraie Cour des Miracles du ring. Malgré deux gags scatologiques, l'ensemble plaira autant aux gamins qu'à ceux qui aiment contempler les malabars hargneux dans leurs œuvres.

Delta Vidéo présente *CADENCE DE COMBAT (NO HOLDS BARRED*, USA 1989) avec Hulk Hogan - Joan Severance - Tiny Lister - Kurt Fuller réalisé par Thomas J. Wright



▲ *Marc Singer* ▲

complot à berlin

De quoi donner la chair de poule aux lecteurs de John LeCarré. Deux jours avant la chute du Mur de Berlin, des terroristes internationaux dérobent dans un laboratoire militaire cinq petits containers renfermant une bactérie particulièrement nocive. L'Irak serait l'acquéreur. Harry Spangler, de la CIA, et Klaus Heinlein, de l'Est, mettent leurs forces en commun pour retrouver la précieuse cargaison. Le premier emploie des méthodes rustiques ce que le second, plus sophistiqué, n'apprécie guère... Ennemis hiers, les deux agents secrets finissent par devenir bons amis. Ils ont même une petite amie en commun et leur fils symbolisera la toute récente fraternité Est-Ouest..
Tourné à Berlin avec une figuration abondante mais bon marché (le film est produit par le radin Roger Corman), cette série B fonctionne plutôt bien. Si, politiquement, la situation exposée verse dans la caricature, les rapports entre Harry Spangler et Klaus Heinlein donnent lieu à une confrontation souvent savoureuse, le yankee n'étant vraiment pas épargné.

GCR présente *COMPLOT A BERLIN (THE BERLIN CONSPIRACY*, USA - 1991) avec Marc Singer - Mary Crosby - Stephen Davies - Richard Lepannentier réalisé par Terence H. Winkless



▲ Sam Shepard ▲

road angels

Un beau petit film. Suite au départ brutal de sa mère en compagnie d'un amant, l'adolescent Georges Russell emprunte la voiture de son père. Rêvant de l'université pour pouvoir rentrer dans une équipe de boxe, il convoite Lucy, une jeune paumée, jusqu'à une ville voisine où son frère purge une peine de prison pour meurtre. Pour le sortir de là, celle-ci se résoud à verser 6000 dollars à un témoin gênant afin qu'il se désiste. Mais cette minable transaction prend une tournure encore plus sordide...

Visiblement influencé par Wim Wenders et tous ses films européens sur l'errance, Michael Fields, cinéaste coup de blues par excellence, dépeint un bout d'Amérique constitué de loosers, de résignés, de petits truands rondouillards et de femmes infidèles, d'Indiens déphasés, de combats de boxe dont le pactole se monte à 100 dollars... L'envers du rêve, quoi. Réaliste, parfois picaresque (le Black paralysé, parano, enfermé dans sa véranda-bunker, le patron aux méthodes de recrutement très particulières...), **Road Angels** mérite davantage qu'une vision discrète.

GCR présente *ROAD ANGELS (BRIGHT ANGEL)* USA - 1990 avec Dermot Mulroney - Lili Taylor - Sam Shepard - Burt Young - Sheila Mc Carthy réalisé par Michael Fields

un assassin parmi nous

Carl Scoggins, un gentil bonhomme, est accusé du meurtre de sa femme. Les jurés, en pleine délibération, optent pour le meurtre sans préméditation. A l'unanimité... sauf une. Car Theresa Hopkins est persuadée de l'innocence de l'accusé et des détails troublants l'amènent à reporter tous ses soupçons sur l'un des membres du jury. Fana de séries policières, Theresa commence alors à jouer les apprenties-détectives.

Seul point positif de ce produit standard, une idée de départ intéressante que le réalisateur Peter Levin gâche malheureusement en ne donnant pas dans la nuance : la façon peu discrète avec laquelle il attire les soupçons sur le juré caché, on s'en doute, un retournement de situation aussi grotesque qu'inutile. Pour rester dans le rythme, très lent, du film, Theresa est obligée de mener l'enquête en se coltinant sa petite fille. Evidemment, dans le genre thriller, ça limite tout de suite les mouvements.

Delta Vidéo présente *UN ASSASSIN PARMI NOUS (A KILLER AMONG US)* USA - 1990 avec Jasmine Guy - Dwight Schultz - Anna Maria Horsford réalisé par Peter Levin

eliminator



▲ David Carradine ▲

Une série B sympa avec David Carradine, devenu pourtant au fil des ans le spécialiste de la série B pas sympa. **Eliminator** tourne autour d'un engin volant, intelligent, capable de foudroyer n'importe quelle cible grâce à ses canons laser. Des mercenaires à la solde de la CIA kidnappent son inventeur et sa fille. Heureusement, Striker et son vieux pote Ron, deux anciens du Vietnam, prennent leur parti.

Carré, prévisible mais bien mené, correctement mis en boîte, **Eliminator** ne se moque pas du public. Les bagarres fusent, la fille du savant est bien jolie, le héros musclé et peu bavard, les vilains bien fourbes... Et David Carradine, meilleur que d'habitude, incarne un vétéran des rizières gérant un restaurant minuscule. Souvent aux fourneaux, il lui arrive même de pousser la chansonnette.



Antarès-Travelling Productions présente *ELIMINATOR* (USA/Italie 1990) avec Frank Zagarino - David Carradine - Brett Clark - Claire Yarlett réalisé par H. Kaye Dyal



▲ Carl Weathers ▲

hurricane smith

Après la mort de sa mère, Hurricane Smith, un conducteur de bulldozer, part aux antipodes à la recherche de sa sœur qu'il suppose morte. Il découvre en fait que celle-ci fricotait avec un membre influent de la pègre locale.

Absent des écrans depuis le succès de **Action Jackson**, **Carl Weathers** (l'Appolo Creed des **Rocky**) refait surface avec ce thriller made in Australie de facture honnête. Stoïque, il traverse les rideaux de balles, les explosions. C'est simple, il ne bronche jamais, même lorsque le méchant Jürgen Prochnow le cuisine. Mais le plus important dans **Hurricane Smith** ne tient pas dans la "sobriété" de l'interprétation de Carl Weathers. Le metteur en scène se plaît surtout à souligner l'agressivité des Australiens vis-à-vis des yankees. A part ça, les poursuites (en voitures, bus et bateau) et les coups de feu ne manquent pas. **Hurricane Smith** ne remettra pas à flot la célébrité chancelante de sa vedette, mais l'ensemble se laisse voir gentiment.

Warner Home Vidéo présente *HURRICANE SMITH* (Australie - 1991) avec Carl Weathers - Tony Bonner - Cassandra Delany - Jürgen Prochnow réalisé par Colin Budds

kickboxer king

A ne pas confondre avec **King of the Kickboxers**, également sorti chez *Fox Vidéo* voici quatre mois. Autant **King of the Kickboxers** est une série B musclée, énergétique, autant nous avons ici affaire à une série Z squelettique et molle en provenance de Hong Kong, des bureaux du producteur Joseph Lai plus exactement. Rusé comme un receleur de pâtés impériaux, ce dernier prend un film de kung-fu inidentifiable, ne garde que les scènes de combats (variablement spectaculaires) et les caviarde d'une intrigue parallèle où un kickboxer ravagé par la drogue et l'alcool s'entraîne dur en vue de retrouver la forme. Comme les rapports entre les deux films sont pour le moins évasifs (ils ont quand même en commun la ringardise), **Kickboxer King** boîte toujours d'un pied. Un comble ! Les combats sur le ring étant chiches d'effets, ce nouvel avatar des aventures de van Damme ne fera que peu de satisfaits.

Fox Vidéo présente *KICKBOXER KING* (Hong Kong - 1991) avec Wayne Asher - Steve Brettingham - Kenneth Goodman - Bruce Fontaine réalisé par Alton Cheung

bonnie & clyde : la véritable histoire

▲ Cette nouvelle biographie, sous forme de téléfilm, du plus fameux couple de gangsters des Etats-Unis ne s'imposait vraiment pas. Impossible en effet d'effacer les images du film d'Arthur Penn avec Faye Dunaway et Warren Beatty. Le format télé convient mal à une histoire où comptent autant la passion que la violence. Si Tracey Needham dans le rôle de Bonnie Parker sait donner vie à son personnage, Dana Ashbrook, sur les traces de Warren Beatty, fait office de pâle ersatz, trop lisse, trop gravure de mode pour être crédible. Le scénario ne nous épargne rien de leur parcours : la voiture volée, le meurtre d'un épicier, l'engrenage de la violence et la cavale... Mais l'aura de la légende ne transperce jamais ces images conventionnelles, cette reconstitution d'époque très scolaire. Mieux vaut revoir le **Bonnie & Clyde** d'Arthur Penn, le seul, le vrai.

Fox Vidéo présente ***BONNIE & CLYDE : LA VERITABLE HISTOIRE (BONNIE & CLYDE : THE TRUE STORY***, USA - 1991) avec Tracey Needham - Dana Ashbrook - Michael Bowen - Betty Buckley **réalisé par** Gary Hoffman

hotel oklahoma

▲ Parce qu'elle n'a pas dénoncé son petit ami braqueur à la police, une brave fille échoue dans un pénitencier pour femmes. Les clichés d'usage sont présents à l'appel. La directrice des lieux, à priori très gentille, est une lesbienne hypocrite tandis que les gardiens violent les détenues dans les cachots. Mais cette **Hôtel Oklahoma** s'avère nettement moins corsé que ses équivalents italiens. Pas de séquence sous les douches, n'en déplaise aux érotomanes. Si le film débute très sérieusement, la seconde moitié délire carrément. Le copain de l'héroïne prend l'identité du nouveau directeur et mène une journée durant tout le personnel de la prison en bateau. Invraisemblable mais drôle. L'ensemble, emballé avec savoir-faire, ne décevra pas les amateurs du genre, même si ceux-ci en ont vu de bien pires derrière les barreaux.

GCR présente ***HOTEL OKLAHOMA*** (USA - 1990) avec David Keith - Ray Sharkey - Deborah May **réalisé par** Bobby Houston

un étrange rendez-vous

▲ Cela débute comme une comédie sentimentale un peu sotte, avec adolescent timide et jolie voisine, puis embraye rapidement sur le polar décontracté. A force de vouloir ressembler à son frère aîné, Tom adopte son look, prend sa voiture et sa carte de crédit pour épater Geenie, une blonde mignonne dont il est amoureux. Malheureusement, il hérite aussi des emmerdements du frangin. Avec à ses trousses des flics ripoux (dont l'un se nomme Al Capote !) et un gang de Chinois en quête d'un vase, Tom fait preuve d'un bel héroïsme... Rendu célèbre par **Le Club des Poètes Disparus** et **Croc Blanc**, Ethan Hawke se dépense sans compter sur un tempo rapide. Face à des Chinois idiots (bonjour le racisme), à des keufs crétins, à un frère yuppie particulièrement arrogant, à un livreur de fleurs courant une heure trente après son pourboire, le jeune comédien, par sa vitalité, insuffle à cet **Etrange Rendez-Vous** un certain tonus que la mise en scène seule n'aurait guère pu entretenir.

GCR présente ***UN ETRANGE RENDEZ-VOUS (MYSTERY DATE***, USA - 1991) avec Ethan Hawke - Teri Polo - Brian Mc Namara - Fischer Stevens **réalisé par** Jonathan Wacks



▲ *Sherilyn Fenn* ▲

meurtre au sunset motel

▲ Les fanas de Sherilyn Fenn, l'allumeuse de ***Twin Peaks***, vont se régaler car le réalisateur de **Meurtre au Sunset Motel** n'a d'yeux que pour elle. Il faut l'avoir vue, la Sherilyn, barbotant dans une piscine tandis que la caméra détaille chaque partie du corps en mouvement. Le personnage de la belle : Bridey, une parfaite salope rêvant à Disneyland. En compagnie d'un mari ignoble, ayant une trouille bleue des communistes et des bombes atomiques, elle monte une très ingénieuse machination pour se débarrasser d'un maître chanteur gominé et chaud lapin... Tombe également dans le filet un détective pas net, soupçonné de meurtre et voyeur à ses heures.
Dans une ambiance très années 50 (pour cause, le film s'y déroule), Allen Castle, le réalisateur, brouille les pistes à loisir en sortant de sa manche une potion anesthésiante... L'intrigue bascule au point qu'il est impossible, jusqu'au dénouement, de savoir vraiment qui a été tué. Malin. Même si la réalisation ne tient pas toutes les promesses d'un script roublard et rusé, **Meurtre au Sunset Motel** peut plaire aux amateurs de jeux policiers style **Le Limier**.

Fox Vidéo présente ***MEURTRE AU SUNSET MOTEL (DESIRE AND HELL AT THE SUNSET MOTEL***, USA - 1990) avec Sherilyn Fenn - Whip Hubley - David Hewlett - Paul Barton - Kenneth Tobey **réalisé par** Allen Castle

samouraï cop

▲ Un plagiat de **Maniac Cop** ? Non. **Samouraï Cop** pille avant tout **L'Arme Fatale**. Interprète du Maniac Cop sous un épais maquillage, Robert Z'Dar travaille ici à visage découvert auprès de malfrats japonais voulant envahir Los Angeles. Faute de ne pas avoir Mel Gibson, le producteur sort du caniveau Matt Hannon, un bellâtre chevelu, karatéka formé par un vieux maître nippon. Pour bien souligner sa parenté avec la série de Richard Donner, on flanque au héros Joe Marshall, un partenaire noir, le sosie du compagnon de Don Johnson dans ***Deux Flics à Miami***. Il porte les mêmes beaux costards. Sorti de ses comparaisons, **Samouraï Cop** tient de la série Z la plus inepte. Les poursuites automobiles calamiteuses durent, durent, et Joe Marshall s'envoie en l'air en conservant son slip ! Un zeste de gore et un racisme affiché envers les Japonais complètent la panoplie.

Antarès-Travelling Productions présente ***SAMOURAI COP*** (USA/Italie - 1989) avec Matt Hannon - Robert Z'Dar - Jannis Farley **réalisé par** Amir Shervan

pour l'honneur des scouts

Ce n'est évidemment pas la séquelle patiemment attendue de **Scout Toujours**. Dans une épaisse forêt du Nord des Etats-Unis, quelques disciples de Baden Powell découvrent deux caisses contenant des armes ultra sophistiquées piquées à l'Armée. Immédiatement, les gosses subissent les pires tourments. Tandis que leurs copains scouts sont massacrés par des autochtones un rien dégénérés, ils s'enfuient dans les bois. La traque s'organise...
Une heureuse surprise. **Pour l'Honneur des Scouts**, c'est un peu "Le Club des Cinq" dans les eaux de **Survivance** ! Le réalisateur ne craint vraiment pas de malmener ses gosses et en supprime même quelques uns. Efficace, il sait mettre en scène la violence avec une esthétique de très bon goût. L'environnement hostile étant photographié sur le mode sombre et terreux du premier **Rambo**, **Pour L'Honneur des Scouts** se regarde avec plaisir. Le final, bien qu'invraisemblable, secoue pas mal, avec notamment les images incroyables d'un camion violemment pris en étau entre deux gros troncs d'arbres.

Delta Vidéo présente ***POUR L'HONNEUR DES SCOUTS (EDGE OF HONOR***, USA - 1990) avec Corey Feldman - Meredith Salenger - Scott Reeves - Don Swayze **réalisé par** Michael Spence

▼ *Meredith Salenger* ▼





▲ *Dolph Lundgren* ▲

dans les griffes du dragon rouge

Décidément, les Japonais ne sont pas en état de sainteté à Hollywood aujourd'hui malgré leur croissante influence financière. Le réalisateur de **Commando**, Mark Lester, en dégomme donc un maximum dans cette série B pétaradante, violente. Deux flics, l'un forte tête, franc-tireur et individualiste (Dolph Lundgren), l'autre discipliné, bien habillé et poli (Brandon Lee) affrontent un yakuza avide, désireux de faire main basse sur Los Angeles. Sadique (il tranche même la tête d'une jolie blonde en pleine chevauchée amoureuse), le vilain japonais, déjà assassin des parents de Dolph, connaîtra évidemment un châtiment à la mesure de ses actes. Visiblement marqué par **Commando**, Mark Lester applique ici la même recette, à savoir des centaines de cartons, de la dérision, des empoignades bien musclées... Même si certaines séquences d'action surprennent par leur mollesse, l'ensemble remplit bien sa fonction de divertissement. Curieusement, Dolph Lundgren se montre bien meilleur comédien et artiste martial que Brandon Lee, pourtant fils de Bruce.

Warner Home Vidéo présente ***DANS LES GRIFFES DU DRAGON ROUGE (SHOWDOWN IN LITTLE TOKYO,*** USA - 1990) avec Dolph Lundgren - Brandon Lee - Cari-Hiroyuki Tagawa **réalisé par** Mark Lester

pari mortel

▲ La firme *PM Entertainment* s'est fait une spécialité des films de kickboxing avec Don "The Dragon" Wilson et autres. Des films peu coûteux mais bien foutus, ne lésinant pas sur les combats. **Pari Mortel** ne fait pas exception à la règle. Situé à Las Vegas, il traite du cas d'Angelo Scala, un joueur en quête d'un dernier combat qui pourrait lui permettre de mettre les voiles en compagnie de sa tendre et chère. Malheureusement, il est étendu sur le ring et doit rembourser Rico Daraby, l'homme qui contrôle les paris clandestins du patelin, un kickboxer lui aussi... Photographié dans des tons très bleus, techniquement correct, **Pari Mortel** prête même attention à la psychologie de ses protagonistes. Tout ceci est assez rudimentaire, mais, dans ce cadre bien précis, a le mérite d'étoffer un peu la présence des cogneurs. La signature de Richard W. Munchkin, un spécialiste du genre (**Le Cercle de Feu** avec Don Wilson), semble devenir une garantie de spectacle modeste, violent et plaisant.

Zénith présente ***PARI MORTEL (DEADLY BET,*** USA - 1991) avec Jeff Wincott - Charlene Tilton - Jerry Tiffe - Steven Vincent Leigh **réalisé par** Richard W. Munchkin

black angel

▲ Le mariage du psycho-killer et de **Top Gun**. Perturbé et mystique, le Capitaine Gordon liquide sa famille et équipe son avion de combat d'une charge nucléaire. Après avoir détruit sa base et quelques appareils en vol, il disparaît, prend un couple et son bébé en otage et bricole son précieux chargement de façon à éliminer Las Vegas de la carte des Etats-Unis...
Tourné pour le câble, **Black Angel** étonne par la crédibilité de son propos. Et si un pilote de l'Armée de l'Air perdait les pédales ? On y croit, d'autant que William O'Leary, dans le rôle de Gordon, n'en fait jamais trop, joue le mutisme plutôt que la violence expansive. Même si on regrette que ce **Black Angel** ne possède pas l'ampleur d'une production hollywoodienne et la présence d'un John McTiernan derrière la caméra, son propos fait mouche et ne finit pas d'inquiéter.

TF1 Vidéo présente ***BLACK ANGEL (FLIGHT OF BLACK ANGEL,*** USA - 1991) avec Peter Strauss - William O'Leary - James O'Sullivan - Michele Hawk **réalisé par** Jonathan Mostow

une équipe de casse-gueule

▲ Les Américains aiment bien les comédies sportives. Il n'y a pas un été sans qu'une de ces farces musclées ne s'inscrivent dans les premières places du box-office. L'année dernière, c'est cette **Equipe des Casse-Gueule**, produit par *Paramount*, qui a cartonné. Au programme, football américain, humour gras, gros baraqués et bonnes valeurs sportives.
L'équipe de football de la Texas State University est la plus forte du pays, mais aussi la plus pourrie. Pot de vin, dopage, histoire de fesses, diplômes truqués, les joueurs et les dirigeants n'en ratent pas une. Mais c'est terminé. Cette saison, c'est le grand nettoyage. Dehors les corrompus, les faux étudiants, les dopés, les truqueurs. Ne seront désormais acceptés dans l'équipe que de vrais étudiants qui réussissent leurs examens, des jeunes hommes sains qui n'utilisent que l'entraînement pour se mettre en forme. Autrement dit, un groupe d'amateurs, certes courageux, mais qui n'a aucune chance de remporter le moindre match du championnat. A moins que...
Morale simpliste pour cette grosse comédie très américaine dans la même veine que **Les Indians**. En beaucoup moins drôle.

CIC Vidéo présente ***UNE EQUIPE DE CASSE-GUEULE (NECESSARY ROUGHNESS,*** USA - 1991) avec Scott Bakula - Robert Loggia - Harley Jane Kozak - Larry Miller **réalisé par** Stan Dragoti

la route de la soie

▲ Sous la dynastie Song, 200 ans avant que Marco Polo ne foule le sol chinois, les rivalités font rage entre ethnies. Le prince Li s'étant juré de détruire le pouvoir en place, les affrontements fusent. Un jeune lettré, en voulant atteindre la ville lointaine de Dung Huang, tombe dans une embuscade. Epargné, il est néanmoins enrôlé de force par un homme qui deviendra son ami...
Curieux : une imposante production japonaise décrivant un épisode de l'histoire de la Chine. Des moyens, des milliers de figurants en costume, un cadre unique... La production n'a pas lésiné mais le réalisateur, dépassé, rend rarement justice à cet impressionnant déploiement de force. Les mouvements de troupe, les batailles pourtant nombreuses, la stratégie... Tout cela ne l'inspire guère. Lorgnant vaguement sur **Ran** et **Kagemusha** de Kurosawa, un peu sur **Le Dernier Empereur** aussi, la mise en scène se traîne et transforme chaque bataille en magma ressemblant bien trop à la précédente. Mais reste le plaisir des yeux, le dépaysement néanmoins assuré. **La Route de la Soie** mérite un coup d'œil.

Zénith présente ***LA ROUTE DE LA SOIE (THE SILK ROAD,*** Japon - 1989) avec Toshiyuki Nishida - Koichi Sato - Anna Nakagawa **réalisé par** Junya Sato

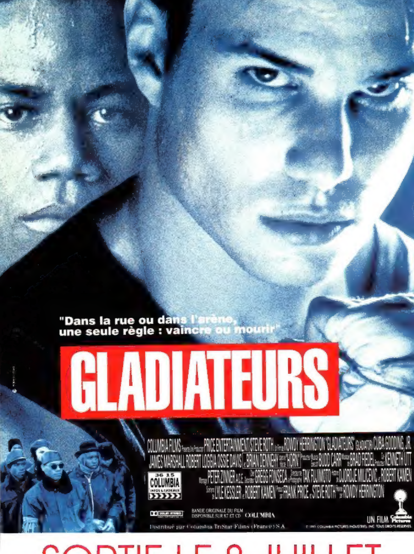
au-delà des étoiles

▶ Si vous recherchez un équivalent à **L'Etoile des Héros** ou même aux **Naufragés de l'Espace**, **Au-Delà des Etoiles** vous mettra dans une rage folle. De conquête de l'espace, il n'en est guère question ici. Sorti de quelques cosmonautes gambadant sur le sol lunaire en guise de prologue, le film de David Saperstein reste solidement amarré au plancher des vaches et se consacre à des problèmes bien terrestres : les rapports entre Eric Michaels, un adolescent rêvant de marcher sur la lune (Christian Slater) et son père, un ancien ingénieur de la Nasa du genre aigri. En vacances forcées (il a envoyé une fusée miniature à travers une fenêtre de son lycée), le teen-ager rencontre Paul Andrews (Martin Sheen), un alcoolique et le dernier homme à avoir mis un pied sur la lune...
Quelle psychodrame ! L'aventure spatiale se limite aux dialogues, à quelques minuscules maquettes et à une engueulade au sol entre un ex-astronaute et un ingénieur... Académique à outrance, **Au-Delà des Etoiles** porte fort mal son titre.



■ *Christian Slater* ■

Zénith présente ***AU-DELA DES ETOILES (BEYOND THE STARS,*** USA - 1990) avec Christian Slater - Martin Sheen - Robert Foxworth - Sharon Stone - F. Murray Abraham **réalisé par** David Saperstein



SORTIE LE 8 JUILLET